

gaël corboz

en territoire adverse



En territoire adverse

Vous êtes toujours en territoire ami lorsque
vous visitez le www.soulieresediteur.com



Gaël Corboz

En territoire adverse



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2006
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Corboz, Gaël

En territoire adverse
(Collection Graffiti; 37)

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN-13: 978-2-89607-046-6

ISBN-10: 2-89607-046-X

I. Titre. II. Collection.

PS8605.O72E52 2006 jC843'.6 C2006-940882-3

PS9605.O72E52 2006

Photographie de la couverture
et photographies intérieures :
Gaël Corboz

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Gaël Corboz

ISBN 978-2-89607-046-6

ISBN PDF 978-2-89607-336-8

Tous droits réservés

À Félix.

1^{re} PÉRIODE



LE CORTÈGE FUNÉRAIRE S'ARRÊTA AU FEU ROUGE DEVANT L'ENTRÉE DU CIMETIÈRE MUNICIPAL DE SAINT-PATRICK-SUR-LE-lac, une des trois intersections du village équipées de la sorte. Le jeune Cédric, âgé de 7 ans, était assis sur le siège arrière de la longue voiture noire suivant le corbillard qui ouvrait la marche funèbre. À ses côtés, Théodore, son grand-père de 60 ans son aîné, retenait ses larmes le plus possible. Il y arrivait tant bien que mal en discutant du camp d'entraînement des Canadiens avec le chauffeur. Il gardait toutefois un œil attentif sur son petit-fils, silencieux depuis le départ.

— On va avoir un club de poules mouillées cette année, c'est moi qui vous le dis ! déclara le chauffeur.

— T'exagères un peu, dit le vieil homme. On a quand même une couple de bons jeunes joueurs.

— Comme qui ? Le jeune Korbatchiev ? Voyons donc ! L'envie d'uriner lui prend à chaque fois que c'est le temps d'al-

ler dans les coins. Il n'a aucune vision du jeu. On l'a repêché parce qu'il patine vite, c'est tout. Il ne sera jamais assez bon pour jouer sur un trio offensif. Puis il y a aussi le grand flanc mou de Tartovsky. Il n'a jamais terminé une seule saison parce qu'il est tout le temps blessé. Un joueur tousse près de lui et il se fracture un tympan ! Et je ne te parle pas encore du coach. Lui, je suis sûr qu'il a de la misère à organiser une brassée de lavage.

— T'oublies qu'on a un des meilleurs gardiens de but de la ligue nationale, répliqua Théodore. On a toujours une chance de gagner avec lui entre les poteaux.

— Ouais, d'accord que Johnson est très bon et c'est pour ça qu'on devrait l'échanger. Je suis certain qu'il y a plusieurs dirigeants d'équipe qui tueraient leur mère pour l'avoir !

Théodore fixa le visage du chauffeur dans le rétroviseur. Les deux regards se croisèrent et le conducteur comprit la gaffe qu'il venait de faire en voyant une larme perler sur la joue du grand-père.

— Euh... je suis désolé, je... je ne voulais pas...

— C'est pas grave, dit Théodore en regardant Cédric.

Ce dernier n'avait pas bronché. Les yeux toujours rivés vers l'extérieur, il regardait un passant marcher avec précaution sur le trottoir glacé.

— T'inquiètes pas mon bonhomme, ta maman sera bien où elle est, finit par dire le chauffeur.

— Je sais, ma professeure me l'a dit, répondit Cédric d'un calme désarmant.

Le jeune garçon ne réalisait pas encore les conséquences des événements de la semaine précédente. Lucie, sa mère et la fille unique de Théodore, avait perdu la vie à la suite d'un long combat contre le cancer du sein. Elle avait élevé Cédric seule, le père ayant disparu de la carte quelques semaines avant sa naissance, laissant Lucie dans une situation précaire. Durant les cinq premières années de la vie de son fils, elle travaillait 60 heures par semaine à deux endroits différents, soit au dépanneur du village ainsi qu'à la pizzeria, pour maintenir un niveau de vie un tant soit peu normal pour elle et pour son fils.

Durant ces cinq années, Théodore gardait Cédric le temps que Lucie travaillait. Son aide ne faisait toutefois qu'ajouter un peu de répit dans les yeux fatigués de sa fille, dont le visage doux et aimable perdait peu à peu son éclat.

Après avoir reçu le diagnostic des médecins lui annonçant son triste destin, Lucie commença une bataille qui durera une année. Malgré les nombreuses thérapies et opérations visant à produire un miracle, le cancer entra malgré tout dans sa phase finale. Ne pouvant plus travailler et sa condition générale se détériorant, elle dut affronter la dure réalité et entra aux soins palliatifs, là où l'on prépare les patients à l'inéluctable. Allongée sur son lit, elle demanda à son père de prendre Cédric avec lui, ce qu'il accepta sur-le-champ.

Lucie mourut deux jours plus tard, dans son sommeil. Son père était à son chevet. Cédric s'était endormi sur la chaise adjacente au lit, une bande dessinée ouverte sur ses genoux. Pour lui, le concept de la mort était encore très nébuleux, mais il savait quand même que sa maman allait rejoindre un monde que l'on dit meilleur. Sans être en larmes ni effrayé, il était quand même triste et malheureux de devoir se résoudre à ne plus voir les sourires angéliques de sa mère.

La lumière vira au vert et la file de voitures tourna vers l'entrée du cimetière. Lucie était une personne très appréciée dans la communauté et presque tous ceux qui l'avaient connue de près ou de loin s'étaient

donné rendez-vous pour son enterrement. Il faut dire aussi que le village de Saint-Patrick présente des caractéristiques propices à tisser des liens entre ses habitants.

Perdu en pleine Côte-Nord, la municipalité se déguisait, lors des rigoureux hivers de la région, en oasis dans un désert de neige. Cet isolement mi-annuel avait obligé les villageois à entretenir une culture d'entraide. Chacun remplissait un rôle de bénévole dans les activités du village en plus de son travail régulier. Du maire de la ville, qui était aussi le seul policier du coin, jusqu'au curé, qui remplissait aussi les fonctions de professeur de musique (!) à l'école primaire de la paroisse.

Cédric sortit de la voiture, suivi de son grand-père. Le chauffeur l'interpella avant qu'il ne s'éloigne trop :

— Tu crois réellement qu'on a une chance de gagner cette année ? Tu sais qu'avant on internait des gens comme toi ! dit-il à la blague.

— Non, pas cette saison, faut être réaliste, mais bientôt.

— Ah, je vois. Pardonnez mon erreur : vous n'êtes pas fou, mais rêveur !

— Pas rêveur, croyant ! répondit Théodore avec l'assurance d'un Jaromir Jagr seul devant le gardien.

Théodore s'éloigna pour éviter la relance de l'insistant chauffeur et rejoignit Cédric sur le chemin de la mise en terre de sa mère. Selon ses dernières volontés, sa pierre tombale ne devait indiquer que son nom, l'année de sa naissance et celle de sa mort, mais Théodore avait insisté pour que Cédric y écrive un petit mot. Ce dernier avait tout simplement fait graver « Maman » au-dessus du nom de Lucie L'Espérance, décédée à 28 ans seulement. Son fils portait par contre son nom de jeune fille, Chevalier, pour perpétuer ainsi le nom de son père à elle.

L'enterrement fut très simple. Pas de grand discours larmoyant ni de sermon du curé. L'office fut réduit à l'essentiel pour éviter d'étirer la cérémonie. Les villageois qui avaient fait acte de présence pensaient à autre chose. Ce soir, le calendrier régulier du Canadien débutait et tout le monde se retrouverait devant la télé à 19 heures, fin prêt pour voir le Tricolore commencer une saison que tout le monde prédisait minable, encore une fois.

Le hockey, et surtout les *Habs*, c'est au-dessus de la religion dans la colonne des priorités des gens du coin. Dieu aurait beau accomplir tous les miracles, il sera toujours deuxième centre, quoique les déboires de

l'équipe semblaient de plus en plus préoccupée le village. Les jeunes de la place se plaisaient à rendre la vie dure aux accros des Glorieux en arborant les couleurs d'équipes rivales, telles Détroit ou Boston, et conspuaient les joueurs en bleu-blanc-rouge lors de leurs nombreuses défaites. Théodore comprenait très bien leur point de vue, mais il avait un parti pris pour Montréal depuis trop longtemps pour s'en défaire.

Les fossoyeurs attendirent le départ de Cédric et de Théodore pour recouvrir la dépouille de terre. Le petit était resté stoïque tout au long de la cérémonie, fixant du regard la fosse et le modeste cercueil recouvert de fleurs dans lequel sa mère reposait en paix. Sur le chemin du retour, il fit la conversation à son grand-père :

— Grand-papa, est-ce que ça fait mal de mourir ?

Théodore mit un moment à répondre.

— Grand-papa ?

— Euh... En fait, ce n'est pas la mort qui fait mal, mais ce qui la cause. Un accident de voiture par exemple ou mourir brûlé vif, ça c'est bien plus douloureux que le fait de mourir.

— Comment tu le sais ? demanda le jeune garçon.

— Je le sais, c'est tout.

— Mourir d'un cancer, est-ce que ça fait plus mal que de mourir de vieillesse ?

— C'est la même douleur, mais plus concentrée, répondit Théodore.

Cédric réfléchit. Ses yeux affichaient de gros points d'interrogation.

— Je n'ai pas compris.

— Bon, c'est concentré... comme du jus d'orange congelé en boîte. On verse la cannette de concentré d'orange, ça c'est comme une dizaine d'oranges mises dans une petite conserve, et on ajoute trois cannettes d'eau pour faire un pot de jus complet. Maintenant, remplace le concentré d'orange par la douleur. Il y en a plus en même temps, tu vois ?

— Non.

— Ça fait mal, répondit le grand-père. Beaucoup plus mal.

L'HORLOGE INDIQUAIT 18 HEURES 30 LORSQUE THÉODORE ET CÉDRIC FINIRENT DE SOUPER. ILS AVAIENT GARDÉ LE SILENCE durant tout le repas, la lasagne du grand-père se passant de commentaire. Le don de Lucie pour la cuisine ne venait certainement pas du côté paternel, mais Cédric, pas vraiment du genre à se plaindre, s'en contentait sans rouspéter. Ses journées passées devant la télé et le canal Vision Mondiale lui avaient fait comprendre que la nourriture, dans son assiette, était un luxe que ne pouvaient s'offrir beaucoup de gens autour du globe.

Comme à chaque soir ou presque, ils partagèrent la corvée de vaisselle, Théodore ne pouvant rester debout trop longtemps. La fin de cette tâche annoncerait la séparation du duo pour la soirée. Cédric ne regardait jamais le hockey, tout le contraire de son grand-père qui ne ratait pratiquement aucune partie des Canadiens à la télévision. Il préférait se retirer dans sa chambre pour lire ou, quand le cas se présentait,

pour faire ses devoirs. Le vieil homme, de son côté, ne se lèverait du sofa du salon qu'au premier et deuxième entractes pour faire une visite à Cédric. La fin de la deuxième période indiquerait à son petit-fils l'heure d'aller au lit.

La dernière assiette trempait dans l'eau graisseuse quand Cédric rompit un silence qui durait depuis la fin du repas :

— Ce soir, c'est jeudi et demain, je n'ai pas d'école parce que c'est une journée pédagogique. Est-ce que je peux me coucher plus tard ?

— Je trouve que neuf heures, c'est assez tard pour un garçon de 7 ans. Tu veux veiller jusqu'à quelle heure ?

— Bien, je ne sais pas, dix heures trente environ.

— Bon, c'est correct, mais ne traîne pas trop au lit demain par contre !

— D'accord. Merci grand-papa !

Il étendit son linge à vaisselle sur la poignée du four et courut dans sa chambre en fermant la porte derrière lui. Théodore se rinça les mains, se déplaça aussi vite que sa canne le lui permettait en direction du salon et se laissa tomber lourdement sur le vieux et encombrant sofa brun chocolat. Il ouvrit la télé et changea de poste jusqu'à ce qu'il reconnaisse l'hymne natio-

nal. Les Canadiens ouvraient leur saison à domicile face aux Blue Jackets de Columbus, équipe issue de la dernière expansion.

Théodore ne reconnut que cinq ou six joueurs de Columbus, en majorité venus des lignes mineures ou des ligues professionnelles, mais il jura de se rappeler le nom de celui qui compta le premier but, 34 secondes seulement après la mise en jeu. Le jeune Heckmer contourna facilement le défenseur de gauche avant de battre Oliver Johnson, le gardien du Canadien, d'un tir dans la partie supérieure du filet.

— Coup de chance ! se dit-il.

Pourtant, dès la reprise du jeu, les Blue Jackets semblèrent contrôler le jeu et les pauvres Canadiens peinèrent à suivre le rythme. Johnson se fit bombarder de tous les côtés, mais resta solide devant le filet, ce qui lui attira les applaudissements de la foule. Ses coéquipiers lui donnèrent la chance de reprendre son souffle quand ils enfilèrent l'aiguille, à trois minutes de la fin de la première période.

— Et compte ! s'exclama Théodore. Allez les gars, on est capables de les battre eux autres !

Sa joie perdura jusqu'à la dernière seconde de la période, quand Johnson se fit tabasser devant le filet par un gros

gaillard vêtu du chandail bleu royal et blanc de Colombus. L'homme masqué s'étendit sur la glace et resta immobile. Théodore demeura muet. S'il fallait que le gardien étoile de Montréal soit blessé sérieusement, l'hiver serait très, très long pour la Sainte-Flanelle et ses supporteurs. Heureusement, le gardien se releva et regagna le vestiaire sous les cris d'encouragement du public et de Théodore, qui siffla et applaudit tout seul dans son salon.

Dans sa chambre, Cédric entendait tout et ricanait en silence. Le sérieux avec lequel son grand-père prenait le hockey l'avait toujours fasciné et fait rire du même coup. Pour lui, il était inutile de crier après l'arbitre ou les joueurs, car ils ne l'entendaient pas. Son grand-père ne cessait de lui expliquer qu'il était au courant de l'absurdité de ses gestes, mais que les émotions sont parfois trop fortes pour qu'on puisse les retenir. C'est pourquoi il hurlait de joie à chaque but du Canadien et qu'il vociférait des injures au joueur adverse qui avait eu le malheur de faire pénétrer la rondelle derrière le cerbère de Montréal.

Cédric ne perdait que très rarement le contrôle de ses émotions. Très introverti, on ne savait jamais quel sentiment ses petits yeux bleu-gris laissaient transparaître. Ce

visage impassible et son tempérament très calme faisaient de lui un être très discret et peu remarqué en société. Par contre, avoir une conversation avec lui était un plaisir. Cédric aimait parler avec les grandes personnes et apprendre ainsi comment les adultes vivent leurs obligations et leurs loisirs. Il aimait par-dessus tout discuter avec sa mère. Sa voix douce était une musique à ses oreilles, ce que sa mémoire aimait lui rappeler dans ses moments de solitude.

Théodore ouvrit la porte de la chambre de son petit-fils et s'assit sur le lit. Cédric feuilletait un livre sur les dinosaures et semblait fasciné par leur taille immense et leur allure de dragon.

— C'est quoi les points ? demanda Cédric.

— 1 à 1, répondit le grand-père. On a failli perdre Johnson à la fin de la période, mais il a l'air correct.

— *Cool*. Savais-tu que le tyrannosaure avait des dents de 20 centimètres !

— Ah oui ? Montre-moi ça !

Le vieil homme feuilleta le livre de son petit-fils. Il se rappelait que lui aussi, dans sa tendre enfance, vouait une fascination pour ces géants préhistoriques.

— Je n'aurais pas aimé en voir un fouiller dans les poubelles en tout cas !

Cédric ricana quelque peu. Théodore eut soudain une idée.

— Est-ce que tu veux venir regarder le hockey avec moi ?

— Je ne sais pas, répondit Cédric, en ne levant pas les yeux des lézards géants de son livre. Pourquoi ?

— Bien, parce que je veux passer du temps avec toi. Maintenant que ta mère n'est plus là, il va falloir que je fasse des choses que ta maman faisait habituellement. (Il marqua une pause) Comme passer du temps avec toi le soir, t'aider à faire tes devoirs si tu en as besoin, des choses comme ça.

— Ah ! Est-ce que maman aimait ça, le hockey ?

La question parut surprendre Théodore. Bien qu'il n'ait pas le souvenir d'un événement précis, il se rappelait avec assez de clarté que sa fille, jusqu'à ce qu'elle découvre les garçons et, plus tard, vers la fin de sa vie, lui demandait le pointage final ainsi que la liste des marqueurs du Canadien chaque lendemain de match.

— Ouais, elle aimait ça, finit par dire le grand-père. Elle a même voulu qu'on t'inscrive dans l'équipe de hockey de la région, mais sa vie a pris un autre chemin.

— Quel chemin ? demanda Cédric.

— C'est une métaphore. C'est-à-dire que je dis une chose qui veut en dire une autre, mais pas avec les mêmes mots. J'utilise une image. Tu comprends ?

Prenant en compte le silence éloquent de son petit-fils, Théodore rajusta le tir :

— C'est comme dire « il pleut des clous ». Tu sais, il ne tombe pas du tout de clous, juste de l'eau, mais c'est une manière de dire qu'il pleut fort.

Cédric réfléchit quelques secondes. Puis, claquant des doigts, il répondit :

— Ah ! Là, je comprends. Tu as dit « la vie a pris un autre chemin », mais tu veux dire pour vrai qu'il est arrivé autre chose, c'est ça ?

— T'as tout compris. Allez, tu viens ?

— D'accord. Faut que j'aille aux toilettes avant.

LA FOULE EST EN DÉLIRE ET LES CRIS SONT ASSOURDISSANTS. PARTOUT DANS LE VIEUX FORUM, ON SCANDE «THÉO ! THÉO ! ». LE gardien des Maple Leafs peine à trouver sa concentration à cause du bruit. De son côté, Théodore, en plein centre de la patinoire, fixe la rondelle, essayant de visualiser le jeu qu'il s'apprête à accomplir et qui lui permettra de compléter son tour du chapeau.

Il va peut-être tenter une feinte avec son revers, ce qui surprendra le cerbère en bleu et blanc. Devrait-il y aller avec un lancer frappé dans la lucarne ? Il a déjà compté ses deux buts de cette façon dans le match. Son adversaire aura sûrement fait les ajustements nécessaires pour éviter pareil scénario. Non, il essaiera plutôt une feinte avec son revers.

La foule s'impatiente. Théodore lève alors son bâton dans les airs, ce qui fait hurler encore plus les partisans. Il s'élance. Un, deux, trois coups de patin et l'attaquant vedette du Tricolore traverse la ligne délimitant le territoire des Leafs. Le gardien s'avance pour couvrir ses angles, mais le jeune Théodore peut voir la

peur dans ses yeux, une peur bleue du petit ailier en rouge. Soudain, le toit émet un grincement inquiétant, mais Théodore n'en a cure. Il exécute sa feinte. Le gardien, totalement déjoué, se retrouve de l'autre côté de son filet, laissant une cage béante à Théodore. « Ça y est, se dit-il, la coupe est à nous ! ».

Mais avant d'avoir réussi à pousser la rondelle dans le but, une partie du toit du Forum cède et tombe directement sur Théodore, empêchant ce dernier de compter ce qui aurait été le but le plus attendu des partisans du Canadien, les libérant enfin de la sécheresse de championnats qui sévissait depuis trop longtemps. La rondelle poursuit quand même son chemin, mais rate le filet, glissant dans le coin de la patinoire et cognant doucement la bande. Une fissure se dessine alors dans la bande, accompagnée d'un bruit de tôle froissée. Tout à coup, le vieil édifice se met à vibrer et s'écroule sur lui-même.

Théodore se réveilla en sursaut. Cédric lui avait accidentellement lancé une balle confectionnée de ruban adhésif sur la tête en jouant au hockey devant sa chambre. Le grand-père le regarda un instant, le temps d'adapter sa vue, puis commenta :

— Je peux savoir ce que tu fais ?

— Ben, je joue au hockey dans le corridor, répondit Cédric.

— Avec quoi ? Tu n'as pas de bâton !

— J'ai pris la spatule blanche.

Le grand-père regarda son petit-fils et l'imagina habillé en joueur de hockey. Il pensa que le jeunot avait un petit air de Denis Savard.

— Comme ça tu n'as pas de bâton, hein ?

— Non.

— Je pense qu'il me reste un peu d'argent dans mon porte-monnaie ; aimerais-tu qu'on aille en acheter un ?

— Oui ! cria Cédric avec un enthousiasme que n'attendait pas Théodore.

— Bon, allons d'abord déjeuner et après on y va.



Le magasin *Champion Sport* est le seul endroit à Saint-Patrick spécialisé en équipement sportif. En pleine rue principale, le commerce semblait être l'un des seuls à réaliser des profits intéressants dans le village. Les gens, les jeunes surtout, passaient presque tout leur temps dehors à pratiquer divers sports, température clémente ou non, et en ont fait un des magasins les plus florissants de la région. Le propriétaire, un ancien membre de l'équipe canadienne de mini-putt, avait ainsi réussi à s'acheter un condo en Floride. Il y vivait à

longueur d'année, ne venant faire un tour à Saint-Patrick-sur-le-lac qu'une ou deux fois par saison, pour la forme.

Cédric entra le premier, tenant la porte pour son grand-père. Il se dirigea tout de suite vers le rayon « hockey » et se mit à essayer chaque pièce d'équipement. Théodore l'observait, un sourire aux lèvres.

Après avoir mis à l'épreuve une bonne douzaine de bâtons, le garçon en sortit un du lot, fait en titane ultra léger monopiece, et le montra à son grand-père :

— Je veux lui, je veux lui !

— Est-ce qu'il est de ton bord ? demanda Théodore.

— Hein ?

— Bon, installe-toi comme si tu voulais lancer, mets-toi à l'aise.

Le jeune s'exécuta. Il était droitier, comme son grand-père, ce qui décrocha un autre sourire à ce dernier.

— Tu lances de la droite, comme moi. Il y a un seul problème par exemple. Tu sais combien il coûte celui-là ? (Cédric fit non de la tête) 80 \$!

— Quoi ! C'est cher !

— Tu devrais en prendre un en bois, c'est meilleur marché. À ton âge, ça ne fait pas vraiment de différence.

— O.K. d'abord.

Le jeune fouilla dans le tas de bâtons en bois aidé de Théodore. Cela lui rappelait ses années de jeunesse, quand il jouait sur le lac gelé avec ses amis du coin. À l'époque, il n'existait pas de bâton en titane ou de palette courbée, seulement des espèces de cure-dents à la lame droite comme un patin. Cédric sortit finalement un bâton et se retourna vers son grand-père :

— Grand-papa ? Pourquoi lui c'est écrit « Gretzky » dessus ?

— Tu ne connais pas Wayne Gretzky ?

— Non, c'est qui ?

— C'est le meilleur joueur qui ait jamais existé. Il ne joue plus depuis quelques années, mais il a quand même compté près de 900 buts et presque 3000 points !

— Wow ! Alors ça doit être un bon bâton ?

— Ouais, il a l'air correct et il n'est pas cher. Tu le veux ?

— Oui ! Merci grand-papa ! dit Cédric tout excité.

Les deux comparses se dirigèrent vers la caisse où une jeune métis les accueillit avec un sourire radieux :

— Bonjour ! Vous allez bien ? demanda la jeune fille à Théodore.

— Oui, merci. Dis-tu bonjour à la dame, Ced ?

— Bonjour m'dame ! dit Cédric jovialement.

— C'est que tu es mignon toi ! Tu achètes juste le bâton ?

— Non, c'est mon grand-père qui me l'achète ! dit fièrement Cédric.

— Ah oui ! C'est lui, ça ?

— Oui et vous ne savez pas quoi : il connaît Wayne Gretzky !

— **C**ÉDRIC, VIENS SOUPER ! CRIA THÉODORE DE L'AUTRE BOUT DE L'APPARTEMENT.

Le garçon sortit de sa chambre tout en continuant de lire sa BD. Il s'assit à la table, posa son livre près de son napperon et se mit à manger en silence le plat que son grand-père avait déposé devant lui. Ce dernier lisait le journal.

— Ce soir, est-ce qu'il y a un match ? demanda Cédric.

— Bien sûr, on est samedi, mais je ne sais pas contre qui par exemple. Attends que je regarde dans le journal... (il tourna rapidement quelques pages) ah ! Ils jouent contre les méchants Maple Leafs de Toronto.

— Est-ce qu'on le regarde ensemble ?

— Euh... oui, si tu veux, ça serait amusant.

Théodore cachait très mal sa joie. Regarder le hockey, c'est bien, mais le regarder avec son petit-fils, c'est mille fois mieux.

— Alors, as-tu essayé ton bâton depuis qu'on l'a ajusté à ta grandeur ? Je ne t'ai pas vu jouer encore.

— Oui, mais je ne suis pas super bon. J'ai joué pendant que tu dormais sur le sofa tantôt. Je me suis fait un but avec deux roches, mais j'ai eu de la misère à lancer.

— Bon, c'est normal les premières fois. Tu sais, Wayne Gretzky aussi n'était pas mieux que toi quand il a débuté, mais il a pratiqué très fort et il a réussi. Alors ne t'en fais pas avec ça. Tiens, après le souper, avant que le match commence, je vais aller garder les buts, ça te tente ?

— Avec ta canne ? Comment vas-tu faire ? demanda Cédric.

— Ne t'inquiète pas. Ton grand-père est capable de faire n'importe quoi quand c'est le temps de jouer au hockey avec son petit-fils.



— Es-tu prêt, grand-papa ? cria Cédric de l'autre côté de la rue.

— Ouais ! Vas-y, fais ton meilleur lancer ! répliqua Théodore qui avait pris position entre deux roches faisant office de poteaux.

Le garçon prit son élan, mais passa à côté de la vieille balle de tennis empruntée au chien d'en face. Il essaya de nouveau avec le même résultat.

— Attends, je vais t'aider.

Théodore se dirigea vers son petit-fils et s'installa derrière lui.

— Bon, maintenant lance.

Cédric s'exécuta, touchant cette fois-ci la balle, qui rata de beaucoup la cible. Théodore s'approcha alors de l'enfant et plaça ses jeunes mains correctement sur le bâton. Puis il ajouta :

— Avant de lancer, regarde le but et imprime cette image dans ta mémoire. Ensuite, décide de l'endroit où tu veux lancer et accroches-y une cible imaginaire. Puis, place ton bâton en arrière de la balle. Sans la lâcher des yeux, prends ton élan et lance.

Théodore parlait tranquillement pour être sûr que Cédric comprenne exactement ce qu'il expliquait. Ced se concentra, prit son élan et lança la balle dans le coin droit du but, tout en frôlant la pierre au passage.

— Excellent mon Ced ! Excellent ! s'écria le grand-père.

— Bof ! Ce n'est pas là que je voulais lancer.

— Peut-être, mais au moins, elle est allée dans le but, non ?

— Ouin, c'est vrai.

— Bon, maintenant, il va juste falloir que tu t'entraînes à lancer avec précision. Allez, on recommence !

Tous les deux jouèrent près d'une demi-heure, s'arrêtant à cause de la noirceur. En rentrant, Cédric enleva rapidement ses bottes, courut dans le salon et alluma la télé. L'hymne national venait à peine de débiter.

— Puis, est-ce qu'on a manqué le début de la partie ? demanda Théodore depuis le vestibule.

— Je ne sais pas. Là il y a un gros monsieur barbu qui chante en anglais et tout le monde est debout.

— Ah, ils sont encore dans l'Ô *Canada*, on est correct.

— C'est quoi de l'eau du Canada ? demanda Cédric.

— Pas de l'eau, l'Ô *Canada*, l'hymne national, la chanson officielle du pays. Ils le chantent à chaque match impliquant une équipe canadienne : Montréal, Toronto, Vancouver, Edmonton, Calgary et Ottawa.

— Pourquoi ? demanda le jeune garçon.

— Bien, c'est comme si on disait à tous ceux qui regardent le match qu'on est fiers d'habiter au Canada. Niaiseux, hein ?

— Nous, est-ce qu'on habite au Canada ? relança Ced.

— Oui, mais plus particulièrement au Québec, répondit Théodore.

— Comment ça ?

— Bien, ici, les gens aiment mieux dire qu'ils viennent du Québec que du Canada. On est plus québécois que canadien.

— Mais pourquoi on parie pour les Canadiens, d'abord ? continua Cédric, tenace.

— Ah, ça c'est une question de politique.

— Je ne comprends pas.

— C'est normal, moi non plus.

Le ténor chanta le dernier couplet avec une énergie qui anima la foule. Puis, les joueurs prirent position au centre de la glace. L'arbitre fit signe à ses adjoints et déposa la rondelle entre les deux joueurs pour la mise en jeu.

— Enfin, ça commence, dit le grand-père en soupirant.

Au cours de l'été, dans tous les journaux, les experts ont dit que Toronto accèderait à la finale de la coupe Stanley. Théodore croyait cependant qu'ils se trompaient. Il avait si confiance en son équipe

qu'il avait même prédit, à qui voulait l'entendre, que le Canadien terminerait devant les Maple Leafs. Ce soir, c'était le premier match de la saison entre les deux équipes et le vieillard espérait pouvoir justifier sa confiance. La Flanelle avait perdu leurs trois premiers matchs de la saison, mais les joueurs avaient déclaré, en entrevue avant le match, que ce quatrième serait une victoire.

Le match est dominé outrageusement par les Leafs. À la fin de la deuxième période, c'était 9 à 0 pour les Torontois et ces derniers menaient 36 à 5 au chapitre des tirs aux buts. Le gardien Johnson, retiré du match après avoir accordé sept buts, et le capitaine de l'équipe, Marko Lind, jouent un de leurs pires matchs en carrière. Partout, sur la patinoire, les joueurs en bleu-blanc-rouge se font ridiculiser par leurs rivaux.

Théodore n'en croyait pas ses yeux. De son vivant, il ne pouvait se rappeler une seule dégelée de la sorte. Bien sûr, il avait vu ses joueurs préférés mordre la poussière en plusieurs occasions, mais aucune défaite du passé ne semblait avoir le poids de celle-ci. Il éteignit la télé, s'affaissa mollement sur le dossier du sofa et regarda le plafond, cherchant à contenir sa peine.

— Pourquoi as-tu fermé la télé, grand-papa ?

— Tu ne peux pas comprendre, répondit Théodore tout en continuant d'admirer la blancheur relative de la peinture au-dessus de lui. Tu n'as pas vu tout ce que j'ai vu, tu n'as pas la nostalgie du passé.

Cédric remarqua une larme naître dans l'œil de son grand-père. Cette vision le mit mal à l'aise. Il avait déjà vu sa mère pleurer en quelques occasions, mais le sentiment qu'il éprouvait maintenant était nouveau pour lui.

— Pourquoi tu pleures ? demanda-t-il.

Théodore se pinça les lèvres. Comment peut-il comprendre ? se dit-il. Comment pouvait-il peser la gloire des victoires antérieures et apprendre, au-delà du jeu de hockey, ce qu'est vraiment le Canadien ? Son petit-fils devait connaître l'histoire pour comprendre tout ça et il le savait.

— Veux-tu que je te raconte une histoire ? demanda le vieil homme, ravalant en même temps ses larmes.

— D'accord, laquelle ? répondit Ced.

— Celle de la Sainte-Flanelle.

CÉDRIC OUVRIT LE VIEUX RÉFRIGÉRATEUR DE SON GRAND-PÈRE ET SORTIT LE LITRE DE LAIT. TOUT EN REGARDANT COULER le liquide dans son verre, il pensa à tout ce que son grand-père lui avait raconté : la coupe Stanley, les six équipes originales, les vieilles gloires du passé, Newsy Lalonde, Howie Morenz, Toe Blake, Georges Vézina, les différences avec aujourd'hui comme l'absence d'équipement adéquat, de zamboni, de prolongation, de fusillade, etc. Cela faisait plus d'une demi-heure que Théodore parlait sans arrêt et il n'était rendu qu'aux années quarante, alors qu'il n'était lui-même qu'un bébé. Le jeune garçon avait alors demandé de prendre une pause pour faire le plein.

Il rangea ce qu'il avait sorti et revint avec son verre dans le salon où son grand-père l'attendait.

— Prêt mon jeune ? demanda Théodore d'un ton monotone.

— Grand-papa, penses-tu que tu pourrais parler moins vite, je trouve ça intéressant, mais tu dis trop de choses à la fois.

— Ah, d'accord, excuse-moi. Pour le restant, je vais te donner moins de détails.

Théodore se gratta le menton.

— Bon, où en étais-je ?

— Dans les années quarante, je pense.

— O.k. (il marqua une pause). Bon, dans ce temps-là, la ligue nationale était dominée par les Maple Leafs de Toronto. Ils avaient gagné, entre 1940 et 1949, cinq coupes Stanley, dont trois de suite. Les Canadiens en avaient gagné seulement deux, mais ce qu'il faut retenir, c'est que Montréal jouait maintenant avec celui qui allait devenir le meilleur joueur de son histoire. Est-ce que tu sais qui c'est, mon Ced ?

— Non, c'est qui ?

Théodore prit une voix faussement enjouée et annonça :

— « Le but des Canadiens, compté par le numéro 9, son 50^e de la saison, Maurice Richard ! ». Le Rocket, bien sûr ! C'est grâce à lui que les Canadiens vont devenir ce qu'ils sont aujourd'hui : la plus grande équipe sportive du monde. Richard a été le premier joueur à compter 50 buts en 50 matchs, en 1944-45. J'avais environ ton âge quand je l'ai vu jouer pour la première

fois. J'aimais son courage, sa façon de chercher à tout faire pour la mettre dedans. J'aimais...

— Grand-papa ! se plaignit Cédric.

— Désolé mon Ced. Bon, les Canadiens n'avaient pas juste Richard, il y avait aussi Bill Durnam dans les buts, Elmer Lach, champion marqueur en 45 et en 48, l'entraîneur Dick Irvin, et j'en passe. Après, vinrent les années 50, la grande époque du hockey. Les Canadiens remportèrent six coupes Stanley, dont cinq de suite, ce qu'aucune équipe n'a refait depuis. Et puis il y avait des grands joueurs comme Jean Béliveau, dont les feintes donnaient des cauchemars aux gardiens de la ligue. Dans les buts, le grand Jacques Plante se dressait comme un mur de brique devant les attaquants des autres équipes. Il a gagné six fois le trophée Georges-Vézina, tu sais le gardien qui jouait toujours debout, tu te rappelles de lui ? Je t'en parlais tantôt.

— Euh... ouais.

— En tout cas, ça c'est le trophée qu'on donne au meilleur gardien de but de la ligue nationale. Il voulait tellement gagner que rien ne pouvait le sortir d'un match. Juste pour te dire, dans une partie où il avait reçu une rondelle en plein nez, parce que ça, c'était dans le temps où les gar-

diens jouaient nu-tête, eh bien il est allé au vestiaire se faire recoudre le visage et il est revenu jouer avec un masque pour ensuite gagner la partie.

Théodore reprit son souffle et regarda Cédric un instant pour voir s'il ne s'endormait pas. Ce dernier avait les yeux grands ouverts et buvait les paroles de son grand-père. L'écoute attentive de son petit-fils le poussa à continuer son histoire.

— Ensuite, il y eut les années 60. On avait encore Béliveau, Geoffrion et Plante dans les buts, mais pas pour longtemps parce qu'on a eu « Gump » Worsley par après. Il était très bon lui aussi. Il y avait aussi Henri « Pocket Rocket » Richard, le frère de Maurice, qui a gagné, écoute bien ça, onze coupes Stanley ! Et le vieux renard de Toe Blake, qui dirigeait le tout derrière le banc. Avec lui, on a gagné huit fois la finale.

— Grand-papa, pourquoi aujourd'hui y'a beaucoup plus que six équipes ? demanda Cédric, qui, décidément, se plaisait à écouter son grand-père.

— C'est que, vois-tu, vers la fin des années 60, la ligue nationale a permis à d'autres clubs de se joindre aux six qui existaient déjà, c'est-à-dire Montréal, Détroit, Boston, Chicago, New York et Toronto.

Alors, avant d'entrer dans les années soixante-dix, les Canadiens avaient maintenant trois fois plus d'adversaires. Mais ils en ont ajouté encore, et encore, et encore pour finalement arriver aux trente équipes qu'on a maintenant, avec leurs noms insignifiants. En tout cas, ça fait qu'à la fin des années 60, on se battait avec les Maple Leafs de Toronto pour le plus grand nombre de coupes Stanley gagnées : on en avait seize et eux, onze.

Le vieil homme s'arrêta à nouveau pour prendre son souffle. Puis, le grand-père, se grattant le front indiquant qu'il réfléchissait, reprit :

— À part ça, as-tu des questions ?

— Euh, beaucoup, mais j'imagine que je vais comprendre plus tard. Tu peux continuer.

— Bon, là on arrive dans les années 70. Ça, c'est l'apogée des Canadiens. C'est vraiment dans ces années-là que la légende s'est installée pour de vrai. Les glorieux, après avoir gagné en 71 et avec l'arrivée de Scotty Bowman en arrière du banc, ont remporté une coupe en 73, et quatre de suite de 76 à 79. Jusqu'en 1994, ils ont été la seule des six équipes originales à avoir remporté la coupe Stanley depuis l'expansion.

— Est-ce que les Canadiens avaient de bons joueurs dans ce temps-là ?

— Et comment ! Il y avait le numéro 10, Guy Lafleur, surnommé le « démon blond ». Dernier joueur du Canadien à avoir terminé au premier rang des compteurs de la ligue, et trois fois de suite à part de ça, il était la grande vedette de l'équipe et de la ligue, avec Bobby Orr, Phil Esposito et Bobby Clarke. Ken Dryden était dans les buts des Canadiens, cinq fois meilleur gardien, avec devant lui le *Big three*: Serge Savard, Larry Robinson et Guy Lapointe. Avec ces trois-là, rien à faire pour passer. Pour finir, les Bob Gainey, Steve Shutt et Jacques Lemaire complétaient le portrait. Tout ce beau monde nous a donné la saison 76-77, l'année magique où le tricolore a gagné 60 matchs et en a perdu seulement huit. Même Wayne Gretzky et les Oilers d'Edmonton, la meilleure équipe de tous les temps, n'ont pu égaler le record établi par la Sainte-Flanelle.

— C'est quoi une flanelle ?

— C'est un genre de tissu doux et très chaud. C'était pour faire référence au chandail et sa symbolique, sa valeur.

— Ah ! Après les années 70, enchaîna Cédric, qu'est-ce qui arrive ?

Théodore prit une grande inspiration, puis regarda le petit Chevalier droit dans les yeux. Ce dernier perçut un assombrissement dans le regard de son grand-père.

— Après, eh bien c'est le début de la chute. Les Lafleur, Richard, Béliveau, Plante, bref, les vieilles gloires du passé étaient maintenant remplacées par les Naslund, Carbonneau, Richer et Smith, des joueurs moins talentueux. On a gagné seulement deux coupes Stanley dans les années 80 et 90 et ça, on le doit à un seul homme : notre gardien Patrick Roy, dit Saint-Patrick.

— Comme le village ! renchérit Cédric.

— C'est ça. Il est arrivé dans la ligue avec une technique révolutionnaire, le style « papillon », qui faisait la vie dure aux meilleurs attaquants du circuit. Lors de la conquête de 86, il n'était encore qu'une recrue, mais il nous a menés jusqu'au bout, nous laissant la bouche grande ouverte grâce à ses arrêts miraculeux et nous intriguant quand il parlait à ses poteaux. C'était LE joueur qui nous permettait de continuer à rêver un peu, en se disant qu'à un moment donné, il allait nous ramener au championnat.

— Est-ce qu'il a réussi ? demanda timidement le jeune garçon.

— Imagine-toi qu'en 1993, « Casseau », c'était son surnom, a remporté 10 matchs de suite en prolongation. L'équipe était loin d'être légendaire, mais avec lui dans les buts, Damphousse, Bellows, Desjardins et Muller savaient qu'ils n'avaient qu'à compter un seul but pour gagner un match, Roy se chargeant de frustrer les francs-tireurs adverses. On peut dire que c'est le dernier grand joueur qui a joué avec le CH¹. Il a fallu qu'on aille l'échanger à l'Avalanche dans une transaction désastreuse.

— Ils sont ben niaiseux d'avoir échangé leur meilleur joueur ! fit remarquer Ced.

— Ça, c'est vrai. La chute libre vers le bas du classement commence juste là. Depuis ce temps-là, c'est la sécheresse totale. On a de la misère à faire les séries, on fait des échanges stupides et nos recruteurs repêchent des joueurs médiocres. Tu sais, on veut bien être patient, mais quand tu donnes 24 championnats remplis d'exploits légendaires à tes partisans, la patience a ses limites. J'ai soif de victoires comme j'ai soif de revivre les émotions que j'ai ressen -

1 CH : Initiales composant le logo du Canadien de Montréal. Il signifie « Club de Hockey Canadiens » mais le H veut aussi dire *habs* pour habitants.

ties dans ma jeunesse, quand le hockey était plus qu'une *business*, qu'un sport parmi tant d'autres. C'est simple : je donnerais tout ce que j'ai pour qu'on revienne au niveau d'antan et ça, bien avant de le donner au petit Jésus !

Il s'arrêta un peu, le temps de faire le tour de ses idées. Ses vieilles mains étaient moites. Cédric le fixait intensément. Ses yeux bleu-gris lorgnaient les yeux verts de son grand-père. Un regard d'acier, pensa le vieil homme. Un silence régnait dans la maison jusqu'à ce que Ced le rompit :

— Grand-papa, je veux jouer au hockey.

2^e PÉRIODE



— **V**AS-Y, PATINE, ST-CRÈME ! CRIA RÉJEAN THIBODEAU À CÉDRIC, L'ENTRAÎNEUR DE L'ÉQUIPE ATOME A DE la région et aussi le cordonnier du village.

Le jeune homme bataillait pour un poste sur le deuxième trio. Le chandail vert et or des Lynx de Saint-Patrick, ressemblant à ceux des défunts Seals d'Oakland, était une horreur et celui qu'on lui avait donné était, de surcroît, trop grand et entravait ses mouvements.

Les joueurs avaient beau avoir huit ou neuf ans, Thibodeau s'en fichait éperdument. Selon lui, ils devaient tous travailler à leur maximum s'ils voulaient jouer « dans sa gang ». On l'avait déjà vu réduire plusieurs joueurs en larmes et imposer des exercices supplémentaires à ceux qui ne prenaient pas les matchs de hockey avec le même sérieux que lui.

Théodore assistait à l'entraînement, le premier de la saison. Chaque fois que son petit-fils était sur la glace, le grand-père lui criait des encouragements et essayait du

même coup de couvrir les commentaires de l'entraîneur. Il détestait que l'on pousse les jeunes dans le dos alors qu'ils ne sont même pas au secondaire. Il pensait surtout que Cédric n'avait commencé à jouer au hockey que depuis trois ans et qu'il devait apprendre à aimer jouer avant de performer à son maximum. Tout en gardant un œil sur le jeune, Théo était plongé dans la lecture d'un article sur le premier choix du Canadien au repêchage de cet été, un grand gaillard au caractère douteux et imprévisible. Ce dernier venait de déclarer qu'il ne porterait jamais l'uniforme bleu-blanc-rouge s'il n'était pas la recrue la mieux payée de la ligue. « Dix-huit ans et déjà pourri par l'argent », se dit-il.

De son côté, Cédric avait grandi. Il avait troqué les bandes dessinées pour les volumes d'histoires sur le hockey, les biographies d'anciens joueurs et les livres de techniques et conseils du sport. Son grand-père lui avait conseillé de s'entraîner et de s'informer sur le jeu. Depuis ce temps, Cédric se dirigeait chaque jour vers la patinoire et apprenait à patiner. Théodore l'accompagna au début, le temps qu'il trouve son équilibre sur deux lames, mais le laissa seul par la suite, voyant qu'il se débrouillait très bien tout seul. L'été, Cédric

et son nouveau voisin, un garçon du même âge nommé Jean-Sébastien Vigier-Romanov, jouaient dans le stationnement de l'église de la paroisse. C'était son seul ami, l'école n'étant pas un lieu qu'il considérait comme très amical.

Souvent le dindon de la farce, Cédric s'était beaucoup isolé de ses camarades et se retrouvait souvent seul à chaque récréation. Jean-Sébastien allait à une autre école, le collège Saint-Nom-de-Dieu, la seule école privée de la région, située à 45 minutes de route de Saint-Patrick-sur-le-lac. C'était un garçon très intelligent, malgré la faiblesse de ses bulletins scolaires. Il vivait seul avec son père, un sismologue autoritaire, divorcé depuis peu, et devait déménager souvent à cause du métier de ce dernier. Les nombreux changements d'établissement scolaire et de ville ont fait en sorte qu'avoir de bons amis était très ardu pour Jean-Sébastien.

Sa seule motivation et sa passion étaient le hockey. Tous les jours sans exception, beau temps, mauvais temps, il allait placer son filet en face de la maison, bien collé sur le rebord du trottoir et engageait un duel contre un gardien imaginaire, commentant chacun des ses mouvements à haute voix. La rencontre entre lui et Cédric ainsi

que leur compréhension mutuelle fut, somme toute, naturelle.

— O.K. Chevalier, cria le coach alors que Cédric s'arrêtait pour retrouver son souffle, c'est fini. Tu as un bon lancer, mais il faut que tu travailles tes mains et ton coup de patin et c'est pas en mettant un joueur qui ne va pas vite sur le deuxième trio qu'on va gagner. Ça fait que tu vas sûrement commencer l'année avec Giroux et Pouliot sur la troisième ligne.

Cédric retourna s'asseoir au bout du banc. Théodore, du haut des estrades et malgré la visière couvrant les yeux du jeune homme, décela facilement la déception et la colère de son regard. Cédric avait travaillé très dur tout l'été pour s'améliorer et semblait confiant de pouvoir jouer assez bien pour gagner une place.

— Bon, maintenant, je veux voir Fortier, Tremblay et Vigier sur la glace.

Jean-Sébastien donna un coup sur le casque de Cédric, assis à ses côtés et sauta sur la glace en se dirigeant vers l'entraîneur. Lorsque les trois avants furent réunis, Réjean Thibodeau prit la parole :

— Bon, cria l'entraîneur, vous allez faire des descentes à trois contre le gardien. Avant de tirer sur la cible, il faut que tout le monde ait touché à la rondelle, ça va ?

Les trois jeunes joueurs répondirent par l'affirmative.

— Bon, moi je vais être au centre de la glace et je vais vous faire des passes quand vous allez sortir de la zone pour relancer l'attaque. Il faut que tout le monde soit sorti de la zone avant d'y retourner, ça va ?

Encore une fois, les joueurs acquiescèrent.

— Bon, Fortier à gauche, Tremblay à droite et Vigier au centre. Go ! Go ! Go ! termina-t-il après avoir sifflé.

— Euh... entraîneur ? demanda timidement Jean-Sébastien.

— Quoi Vigier ?

— Euh... c'est parce que mon nom ce n'est pas juste Vigier, c'est Vigier-Romanov. Mes parents sont divorcés et...

— Écoute bien, le jeune, ne m'énerve pas avec tes histoires de famille et va jouer au centre. Sur ton chandail, ça va être écrit Vigier parce que le reste de ton nom ne rentre pas, c'est clair ? Tu n'es pas ici pour te plaindre, t'es là pour jouer au hockey, St-Crème ! Bon, va prendre ta place, on va commencer.

Jean-Sébastien resta stoïque un instant, puis alla prendre sa position. De toute évidence, le pouvoir lié au titre d'entraîneur plaisait beaucoup à Réjean. L'aréna était

son lieu d'exorcisme, l'endroit où toutes les angoisses de la vie, morne et grise dans son cas, ne pouvaient l'atteindre (il vivait seul depuis vingt ans dans le logement au-dessus de sa cordonnerie et ne sortait que pour aller à l'épicerie... ou au bar). Sur la glace, il était, dans son esprit, le maître incontesté et incontestable.

— Vous êtes prêts ? cria Thibodeau avant de siffler à nouveau.

Les trois joueurs s'élancèrent. Jean-Sébastien, qui jouait au hockey depuis qu'il avait quatre ans, patinait avec beaucoup plus d'aisance et maniait son bâton admirablement mieux que ses coéquipiers, si bien qu'il marqua quatre buts pendant les deux minutes de l'exercice. Ses tirs hauts et d'une précision phénoménale pour un jeune de onze ans ne laissaient aucune chance au gardien de but.

Réjean Thibodeau fut très étonné de la performance de son jeune centre. Il l'avait vu s'échauffer avant la pratique et adorait son maniement de bâton, mais ne savait pas qu'il était si bon. Avec ce qu'il avait vu, il imaginait tout de suite qu'il deviendrait le joueur étoile de sa formation.

Cédric félicita Jean-Sébastien à son retour au banc.

— Bravo, tu étais vraiment bon, dit Chevalier d'un ton crève-cœur.

— Merci Ced, toi aussi tu l'étais dans cet exercice, répondit modestement son ami.

Ce dernier ne désirait pas blesser son seul ami. De plus, c'était son habitude de performer mieux que tout le monde au hockey. Son oncle Fédor avait joué pour l'équipe de Moscou dans la ligue d'élite. Lorsque Jean-Sébastien commença à jouer au hockey, son oncle lui donna des cours sur les techniques de lancer et la façon de patiner à reculons. Même s'il n'avait alors que six ans, Fédor Romanov remarqua quelque chose dans les mains de son neveu : la façon naturelle et désinvolte avec laquelle elles maniaient le bâton. « S'il conserve cette manière de contrôler son bâton, à 20 ans, ton fils sera déjà un des meilleurs ! » dit-il un soir à son frère Evgeni, qui n'y croyait qu'à moitié. L'aîné des deux frères ne souhaitait pas vraiment que son fils se lance dans le hockey, mais lui aussi l'avait vu jouer et malgré tous ses efforts pour l'intéresser à autre chose, il savait qu'un jour, il ne pourrait plus rien faire.

Depuis son tout jeune âge, il étonnait par son talent naturel. Grand et fort, Jean-Sébastien semblait toujours très supérieur

aux autres joueurs, peu importe où il avait joué. Il aimait bien être au sommet, mais maintenant, il désirait surtout ne pas s'y retrouver seul sans personne avec qui partager sa jeune gloire.

Cédric se tourna vers Jean-Sébastien lorsque celui-ci eut repris son souffle et lui dit sur un ton calme :

— Aucun doute que tu feras partie du premier trio. J'ai regardé l'entraîneur pendant que tu jouais et il n'arrêtait pas de sacrer quand tu comptais un but, mais il sacrait avec un sourire. Je pense qu'il t'aime bien, même s'il t'a engueulé tantôt.

Son ami esquisssa un sourire timide et ajouta :

— J'espère juste qu'il ne m'aime pas trop. Tu sais, sexuellement ?

Les deux rigolèrent un instant jusqu'à ce que l'entraîneur demandât à ses joueurs de venir le rejoindre au centre de la patinoire. Il allait annoncer la composition de l'équipe quand son regard se fixa sur Jean-Sébastien lorsqu'il commença son discours :

— Bon, la formation que je vais vous citer n'est pas définitive. Si vous voulez garder votre poste, vous aurez à travailler plus fort et mieux jouer que ceux qui sont en dessous de vous dans l'alignement. Si vous voulez monter dans l'équipe et peut-

être jouer sur le premier trio, il faut que vous soyez meilleurs que ceux qui sont en avant de vous. Ça va ? Tout le monde comprend ?

Tous les joueurs répondirent en chœur un oui plutôt timide. Réjean Thibodeau commença alors à énumérer ceux qui allaient jouer sur le premier trio :

— Bon, sur le premier trio, on retrouve le numéro neuf, Viger-Romanoff, au centre...

Jean-Sébastien poussa un soupir en entendant son nom se faire massacrer de la sorte, mais afficha un sourire satisfait.

— ... le numéro 10, Fichaud, à l'aile droite, et le numéro quatre, Fortier, à l'aile gauche. Bon, réunissez-vous et parlez-vous.

Les joueurs obéirent à ses ordres tels des soldats recevant une mission de leur général.

— Sur le deuxième trio maintenant, on retrouve le numéro sept, Gariépy, au centre, le numéro 50, Tétrault, à gauche et à droite, le numéro 43, Cormier.

Cédric s'attendait maintenant à être nommé sur le troisième trio, mais c'est finalement sur la quatrième ligne que son nom figura.

— ... à l'aile droite, le numéro 98,

Chevalier.

Cette annonce le blessa : il était tout simplement abattu. Dans les estrades, Théodore fulminait de rage. Thibodeau savait que son petit-fils bataillait pour un poste de deuxième trio et, à son avis, il avait au moins mérité de piloter le troisième. Il savait que Réjean faisait toujours à sa tête de toute façon.

Lorsque tous les joueurs apprirent leur poste au sein de l'équipe, ils se dirigèrent vers les douches. Cédric se lava rapidement, décidé à partir de l'aréna au plus vite. Jean-Sébastien prenait plus son temps, l'eau chaude le relaxant. Il devait néanmoins se dépêcher, car Ced l'attendait avec son grand-père. Evgeni, le père de Jean-Sébastien, faisait office de taxi pour les trois et attendait à l'entrée de l'aréna. Curieusement, ce dernier n'entrait jamais dans l'aréna.

En terminant de s'habiller, Vigier-Romanov remarqua qu'il était seul dans le vestiaire. Il prit son sac et se dirigea vers la sortie, mais la porte s'ouvrit juste avant qu'il pose la main sur la poignée. Réjean entra dans le vestiaire d'un pas décidé et faillit emboutir le jeune homme.

— Désolé, es-tu correct ? dit Réjean de manière paternelle.

— Euh... oui, oui, ça va.

— Tu t'en vas ? enchaîna l'entraîneur.

— Oui, mon père m'attend dehors. Je suis déjà en retard en plus. Alors à samedi prochain !

Jean-Sébastien essaya de sortir, mais Réjean lui prit le bras, ce qui l'empêcha de continuer. Vigier fut surpris et son premier réflexe fut de se débattre.

— Calme-toi, St-Crème, calme-toi ! J'ai juste d'autres choses à te dire.

Le joueur se calma un peu, mais l'incertitude commença à l'envahir.

— Bien, vous aviez juste à le dire au lieu de me faire mal ! dit-il.

— Pardon, tu as raison, je m'excuse. Bon, euh... aimerais-tu être le capitaine de l'équipe ? demanda Thibodeau.

La question surprit le jeune homme. Il a toujours convoité ce titre, signe indéniable de son importance dans l'équipe. Plus que les buts qu'il comptait ou qu'il préparait, cela signifiait qu'il était le leader.

— Hein !? Bien oui, c'est sûr ! dit Jean-Sébastien, euphorique.

— O.K. C'est toi qui vas avoir le C sur ton chandail à partir du premier match.

Le jeune russo-qubécois mit du temps à répondre. La surprise le laissait pantois.

Réjean crut bon de reprendre la parole :

— Et, euh... si tu veux, cette semaine, je

vais t'appeler et on va te faire faire des exercices plus avancés et adaptés à ton calibre, juste si ça te tente, par contre...

— Bien oui, c'est certain !

— Bon, d'accord.

— Merci entraîneur, vous êtes vraiment super !

— De rien, le jeune. On est des amis, non ? Allez, je t'appelle ! dit joyeusement Réjean en sortant du vestiaire

— Salut ! cria le nouveau capitaine.

Il resta immobile un instant, le temps de réaliser ce qui venait d'arriver, puis il sortit du vestiaire. Tout d'un coup, il ne pensait plus à la douleur qu'il avait au bras droit.

CÉDRIC GARDA LE SILENCE TOUT AU LONG DU FASTIDIEUX TRAJET SÉPARANT L'ARÉNA DE LA RUE DE LA CONQUÊTE, LIEU DE résidence de tout ce beau monde. Il regardait dehors et se demandait pourquoi tenir un camp d'entraînement de hockey mineur alors que les professionnels ne sont même pas encore revenus de vacances. Il questionnait sa préparation, mais surtout sa motivation. Il avait entendu parler de son entraîneur avant cette année, des oui-dire affirmant que ce dernier se croyait dans la ligue nationale. Si c'était vraiment le cas, il ne désirait certainement pas perdre son temps à regarder ses coéquipiers s'amuser sur la glace en distribuant les serviettes.

— Souris, mon Ced ! Moi, j'ai trouvé que tu avais bien joué et que tu aurais dû être sur une des deux premières lignes.

Chevalier sortit des nuages et regarda en direction de son grand-père. Celui-ci le regardait tendrement et ajouta :

— C'est vrai ce que je te dis. Tu sais, les entraîneurs n'ont pas toujours raison.

Il prit une grande inspiration en regardant le plafond de la voiture de Romanov. Dès qu'il fit ce geste, Cédric savait ce que ça voulait dire : son grand-père cherchait une histoire à lui raconter qui avait un lien quelconque avec ce qu'il venait de dire.

— Ça me rappelle Victor Tikhonov, l'ancien entraîneur de l'équipe de l'U.R.S.S., durant les Jeux olympiques de Lake Placid en 1980.

Evgeni regarda Théodore un instant, se demandant où il voulait en venir.

— Lui, c'était une vraie de vraie tête dure. Il n'écoutait personne d'autre que son petit doigt et avait toujours le dernier mot.

Théodore se pinça ensuite le menton, signe qu'il cherchait ses mots. Il continua :

— Pendant la demi-finale contre les États-Unis, le gardien russe Vladislav Tretiak, un des meilleurs de tous les temps, venait d'accorder deux buts. Cependant, son équipe dominait la rencontre et tout le monde savait que Tretiak pouvait revenir en force, mais Tikhonov en décida autrement et retira son gardien pour le remplacer par un inconnu qui n'avait pratiquement jamais gardé les buts lors d'une rencontre aussi importante. Ce dernier, alors que l'U.R.S.S. détenait l'avance, accor-

da deux buts en troisième période et les Soviétiques, la meilleure équipe au monde à l'époque, perdirent le match 4-3 dans ce qui fut appelé le « Miracle sur glace ». Si Tikhonov avait gardé Tretiak dans le match, beaucoup de gens sont d'accord pour dire que les « Kamarads » auraient remporté ce match-là. Pas vrai, Evgeni ?

Ce dernier conduisait, mais avait tout de même écouté ce que Théodore disait. Il s'impliquait rarement lorsqu'il était question de hockey, la situation l'obligeait par contre à dire quelque chose.

— Tout à fait exact, cher ami, et en plus (il se retourna vers Cédric en profitant d'un arrêt) je t'ai déjà vu jouer et je dois dire que tu as un très beau talent brut, dit-il avec un captivant accent slave. Ton entraîneur ne connaît rien au hockey s'il n'a pas vu ça, fais-moi confiance.

Toutes les remarques de la part de personnes qu'il considérait comme étant des experts remontèrent quelque peu le moral de Cédric, qui détourna malgré tout la tête vers la fenêtre.



Le souper donna lieu à très peu de bavardage. Le grand-père relisait la sec-

tion des sports du journal de ce matin en mangeant pendant que Cédric sculptait avec ses patates pilées l'ébauche d'une coupe Stanley. Il avait passé la journée dans sa chambre et Théodore, de son côté, avait décidé de laisser retomber la poussière, le temps que son petit-fils se calme et fasse le point.

Vers la fin du repas, Ced voulut se servir un dessert, même s'il n'avait pas terminé son assiette. En ouvrant le congélateur pour prendre la crème glacée, son grand-père émit une objection :

— Si tu n'as pas fini ton plat, tu ne prends pas de dessert. Tu le sais, ça.

— Ah, grand-papa, j'ai pas le goût de manger mes pois, je veux du dessert, s'il te plaît ! demanda le jeune homme.

— Non, Cédric, c'était pareil avec ta mère et ça va continuer à être comme ça. J'ai pas le goût de m'obstiner avec toi ce soir ! reprit Théodore d'un ton doux, mais ferme.

Le Guy Lafleur en herbe poussa un soupir de frustration, rangea son bol et sa cuillère, puis alla se rasseoir à table en prenant bien soin de claquer la porte du congélateur. De l'autre côté de la table, le vieil homme ne fit que sourciller en observant la scène. Il détestait crier et enguirlander quiconque,

en particulier les enfants, se contentant de réagir silencieusement, sans fracas. Selon lui, la colère est un processus naturel qui apprend à se gérer avec l'âge. À onze ans, on ne sait pas encore qu'en parlant dans le vide les paroles et les actes colériques s'envolent sans atteindre une oreille. Il s'agit simplement de laisser retomber la poussière avant d'entamer le dialogue.

Cependant, Cédric lui adressa la parole en premier, lorsque ce dernier acheva son repas :

— Maman réagissait comment quand elle rencontrait un obstacle ? dit-il en avançant sa bouchée. Je veux dire, à ma place, elle ferait quoi ?

— Lucie ? dit tout haut Théodore en riant. Elle, c'était un vrai bulldozer. Il n'y avait absolument rien qui pouvait l'arrêter. Il n'y a pas grand monde qui aurait été capable d'endurer la moitié de ce qu'elle a eu à vivre. Quand elle avait besoin de quelque chose, elle travaillait pour l'avoir.

Il prit une pause et, du même coup, observait Cédric pour savoir s'il avait toujours son attention, puis continua :

— Ta mère, mon petit gars, à ta place, elle pratiquerait assez fort pour que ton entraîneur se dise qu'il s'est trompé. C'est ça qu'elle ferait, ta mère !

Le jeune Chevalier avait écouté attentivement ce que son grand-père lui avait répondu. Il avait maintenant une réponse, une solution : il faudrait travailler plus fort, plus longtemps.

Cédric se retira et se dirigea vers sa chambre. Le vieillard l'entendit fouiller dans son immense sac de hockey. Soudain, une balle orange vola à travers le salon et termina sa course contre un manteau de cuir très usé, accroché dans la garde-robe, à l'autre bout de la pièce. Puis, de sa chambre, Cédric interpella son grand-père :

— Grand-papa, tu viens jouer au hockey avec moi ?

Ce dernier entendit, mais ne répondit pas, fixant toujours l'endroit où la balle orange fluorescente gisait. Il semblait perdu dans ses pensées, si bien que Cédric dut répéter une seconde fois :

— Grand-papa ? T'es là ?

— Oui, oui, je suis là.

— Bien, tu viens jouer oui ou non ?

Avant de répondre, Théodore mit de l'ordre dans ses idées. La garde-robe contenait plus, bien plus, que de simples manteaux en décrépitude, mais le vieil homme n'y avait pas pensé avant. Il décida d'y jeter un coup d'œil en rentrant, le devoir de

divertir son petit-fils et de lui redonner confiance l'attendait.

— J'arrive, prépare-toi.



Le soir commençait à tomber, mais la visibilité restait bonne. Un petit vent frais du Nord rappelait à ceux qui se promenaient nonchalamment en bermuda et tshirt que l'été tirait à sa fin. Sur la rue De la Conquête, le bâton de Cédric manœuvrant sur l'asphalte résonnait jusque dans le rond-point où Jean-Sébastien demeurait, plusieurs maisons plus loin. Celui-ci ne pouvait sortir après le souper, ordre du contrôle monoparental, malgré l'insistance téléphonique de son ami pour qu'il vienne les rejoindre.

Le jeune Chevalier mettait toute son énergie à tenter de déjouer son grand-père, mais sans succès. Même si ce dernier faisait son gros possible pour laisser passer quelques tirs, le petit joueur ratait tout de même et sentait la frustration monter en lui. Chaque lancer était suivi d'un commentaire de Cédric sur sa médiocrité et son imprécision. Le gardien distribuait les encouragements, passant de « Lâche pas, t'es capable ! » à « Fais comme si y'avait

personne devant l'filet ! » sans pour autant voir de résultats. Ce manège continua jusqu'au moment où, pris de rage et d'impuissance, Cédric fracassa son bâton sur le sol et s'affala en pleurs sur le gazon du parc d'en face. Théodore savait que ce moment finirait par arriver.

— Voyons, Ced, ne pleure pas, c'est juste un jeu, dit-il en s'approchant lentement. Si tu n'as pas de plaisir à jouer, arrête, c'est tout. Personne ne va t'écœurer pour que tu continues si tu expliques que tu veux arrêter. Un jeu, c'est fait pour être amusant...

— Oui, mais quand tu aimes quelque chose et que tu n'es pas capable de réussir, ce n'est pas très amusant.

Il interrompit ses paroles pour renifler un peu et essuyer ses larmes, puis continua :

— C'est juste que ça me fait de la peine de voir Jean-Sébastien être aussi bon, alors que moi je suis pourri à l'os. Pourtant je m'entraîne autant, sinon bien plus que lui.

— Ne sois pas jaloux. Il a eu la chance de naître avec le talent de son oncle : ça s'appelle la génétique. Il est né avec des habiletés que toi et les autres joueurs de ton équipe devez apprendre à développer et ça, tu ne peux pas y faire grand-chose.

— Oui, mais j'aimerais ça devenir bon comme lui. Ce n'est pas juste que son oncle fasse de la génétique.

Théodore sourit à belles dents. Il trouva cette remarque amusante.

— Peut-être qu'il a un truc ? dit tout bas le grand-père qui se remémora ce que son père lui disait dans des moments pareils. Il faut que tu saches que dans tout ce qui existe, il y a toujours un truc qui fait que certains, malgré le fait qu'ils ne soient pas aussi talentueux que d'autres, réussissent mieux. Pas tous, mais quelques-uns.

— Des trucs de quel genre ?

— En fait, il y en a qui prennent des produits, parfois illégaux, qui les font courir plus vite, qui leur donnent de la force, qui...

— Jean-Sébastien prend-il de ça, lui ?

— Hum... je ne pense pas. Ça, c'est plus pour certains athlètes de haut niveau et crois-moi, ce n'est pas recommandé. Ça détruit la santé, mais c'est pas de ça que je veux te parler. S'il y a une chose qu'il faut que tu comprennes, mon Ced, c'est que dans la vie, dans n'importe quel domaine, il va toujours y avoir des meilleurs et des pires que soi-même, sauf exception. Ce qui est important, c'est comment toi, tu te vois. Tu veux être le meilleur ? Il faut que tu

sois prêt à mettre beaucoup d'effort pour ça. Tu te satisfais d'être bon sans être la crème de la crème ? Tant mieux ! C'est ça qui est fondamental, c'est qu'à l'intérieur de toi, il faut que tu sois fier de ce que tu accomplis. Tu sais, pour ça aussi il existe des trucs.

— Comme quoi ? dit le jeune garçon qui, comme chaque fois que son grand-père lui expliquait quelque chose, écoutait religieusement.

— Viens, on rentre, j'ai quelque chose pour toi.

LE VIEUX COFFRE DE BOIS QUI OCCUPAIT LA MAJEURE PARTIE DE LA GARDE-ROBE DU SALON ÉTAIT REMPLI DE DÉCOUPURES DE journaux datant d'un demi-siècle et d'autres souvenirs du « bon vieux temps » comme disait Théodore. Il y avait aussi des centaines de vieilles cartes de hockey jaunies avec des photos de joueurs que Cédric ne connaissait pas du tout. Toutefois, le vieil homme semblait chercher autre chose que des souvenirs.

Il promena sa main dans le fond du coffre et en sortit une boîte bosselée en métal gris. En voyant son grand-père l'ouvrir avec une infinie précaution, Ced savait que ce qui se trouvait dedans avait une grande valeur à ses yeux. Il s'amusa à imaginer son contenu. Était-ce un genre de lampe d'Aladin ? Un vieux trésor comme dans les films d'aventures ? Ou encore, était-ce une potion magique qui le rendrait meilleur ? L'espèce de cérémonie d'ouverture de la boîte sembla durer une éternité et l'excitation du jeune garçon devenait insoutenable.

Au lieu de tout ça, Théodore sortit une serviette tachée qui était autrefois blanche avec l’emblème des Canadiens brodé sur l’une des bordures. On aurait dit un vieux chiffon oublié dans le fond d’un panier de linge sale durant des dizaines d’années. Surpris, Cédric cacha difficilement sa déception :

— C’est quoi ça ? demanda-t-il.

— Avant de te le dire, il y a une histoire qui va avec cette serviette-là.

— Encore une histoire !

— Quoi ? Tu n’aimes pas mes histoires ? dit Théodore avec un ton faussement indigné.

— Non, non, ce n’est pas ça. J’adore quand tu m’en racontes, c’est juste qu’on dirait que tout a une histoire pour toi.

— C’est parce que c’est le cas, petit, mais celle-ci est spéciale. Je vais essayer d’éviter les détails inutiles cette fois-ci.

Cédric savait très bien que ce n’était pas ce qui allait arriver, mais n’en dit rien et laissa son grand-père exécuter ce qu’il faisait le mieux : raconter.

— Bon, ça se passe dans le temps des Fêtes, en 1943, quelques jours après Noël. J’étais encore bien jeune et je commençais à peine à découvrir le hockey. Mon père m’offrit en cadeau une paire de billets pour

le Forum de Montréal, le domicile des Canadiens dans le temps, avant le Centre je ne sais plus quoi. Ceux-ci jouaient contre les Red Wings de Détroit et avaient dans leurs rangs un bon jeune joueur méconnu depuis le début de la saison, un gars au regard d'acier du nom de Maurice Richard...

— Le Rocket ? demanda Cédric.

— C'est ça. La première période se termina et les Canadiens menaient 2-0. Jusqu'à là, il ne se passa rien d'anormalement grandeiose. La deuxième période se mit en branle et Maurice se chargea de sortir les Wings du match. Il déjouait les défenseurs de la ville de l'automobile avec une facilité et une énergie peu communes. Ses tirs puissants et ses feintes rapides trompèrent le gardien une première fois, puis une seconde et une troisième. Il ne s'arrêta pas là : repérant aisément ses coéquipiers, ses passes précises surprenaient ses adversaires, qui ne semblaient pas capables de freiner l'ouragan Richard. La troisième période ne fit qu'ajouter au massacre des hommes en rouge et blanc. L'ailier du CH était encore seul sur la glace, accumulant les tours de magie et subissant les coups vicieux sans broncher. Lorsque le match se termina, le score indiquait 9 à 1 pour les Montréalais. Là-dessus, le Rocket avait compté cinq buts

et trois passes pour une incroyable récolte de huit points. Moi, j'étais là, incapable de fermer les yeux, ne sachant trop si je venais de rêver ou non. Les joueurs quittèrent la patinoire sous les acclamations de la foule, et le dernier à pénétrer le couloir menant au vestiaire des Canadiens fut Maurice Richard. Situé juste au-dessus de l'entrée, je le surveillais attentivement pour voir si je ne pouvais pas croiser son regard une fraction de seconde. Il se décida à aller rejoindre ses coéquipiers, s'essuyant le visage avec une serviette prise sur le banc des glorieux et commença à marcher vers l'entrée du couloir. Il releva la tête un instant et croisa mes yeux ronds comme des fonds de bouteille. Il sourit et lança sa serviette en ma direction. En l'attrapant, une étrange sensation s'empara de mon corps. On aurait dit que rien ne pouvait plus m'arriver, que j'étais invincible. Je n'ai jamais eu peur de rien depuis que j'ai attrapée cette serviette.

Ced était figé sur place, assis sur le sofa. Il ne pouvait pas le croire.

— Cette serviette-là, c'est celle qu'il t'a lancée ? Elle doit valoir cher !

— Oui, mon Ced. Je ne l'ai jamais lavée, donc elle doit encore contenir des traces de sueur du grand Richard. Des sueurs magiques, capables de transmettre le talent du

Rocket à celui, quel qu'il soit, qui l'utiliserait pour essuyer ses patins et son bâton. On pourrait même dire que cette serviette-là, c'est le Saint-Suaire² de la Flanelle. Pour ce qui est de sa valeur, je dirais que, sur le très petit marché des serviettes magiques du monde, c'est jugé inestimable. Alors, fais très attention quand tu l'utiliseras.

— Tu me la donnes ? s'étonna Cédric.

Théodore hocha lentement la tête, affichant un sourire complice.

— Mais tu dois me promettre une chose : tu ne dois en parler à personne, pas même à Jean-Sébastien, pas même à ton entraîneur, tu comprends ? C'est notre secret à nous deux.

— Promis ! dit son petit-fils. Merci grand-papa, tu me sauves la vie !

Il saisit son grand-père par le cou et lui fit une énorme caresse. Puis, il lui murmura à l'oreille :

— Maman savait que tu avais une serviette magique ?

— Non. C'était un secret jusqu'à maintenant, mais ne t'inquiète pas, ça ne la fâchera pas. Bon, allez maintenant, c'est le temps

2 Saint-Suaire : étoffe de tissu qui recouvrait le corps de Jésus-Christ dans sa tombe.

de prendre ton bain. Tu sens le « gars qui a donné son 110% », c'est dégueulasse !



Toute la semaine, Cédric n'avait pu rejoindre Jean-Sébastien afin de tester son « arme secrète ». Chaque fois qu'il téléphonait, il se butait soit au répondeur (son père Evgéni travaillait presque tous les jours) soit à Jean-Sébastien qui lui disait qu'il allait chez son coach pour pratiquer des techniques « plus avancées ». Bien sûr, Théodore était là, mais ce dernier semblait perdre un peu la forme et Cédric voulait le ménager. Donc, il dut jouer tout seul, mais il n'utilisa pas la serviette, se disant que ça n'en valait pas la peine. Il lui fallait d'autres joueurs.

Samedi, premier match de hockey de la saison Atome A entre les Lynx de Saint-Patrick et les Hôteliers de Tadoussac. Fébrile et inhabituellement confiant, Cédric se dirigeait vers le vestiaire lorsqu'il croisa Jean-Sébastien, suivi de Réjean Thibodeau. Le capitaine semblait fatigué : ses yeux étaient très rouges et à demi-fermés. Cédric le salua et entama la conversation ;

— Alors, qu'est-ce que tu as appris de bon chez Rej ? lui demanda-t-il.

— Ah, euh... la technique de la banane pis...

— De la banane ? C'est quoi ça ?

— C'est une technique défensive pour couper les options de passe. Ils l'utilisent dans la LNH.

Vigier-Romanov répondait aux questions de Cédric en marchant et en regardant droit devant lui. Il semblait vouloir passer incognito devant ses coéquipiers et les autres parents.

— Ton père nous ramène après le match ? reprit Chevalier.

— Mon père est parti pour une semaine étudier une faille qui cause des tremblements de terre dans le coin de Baie Saint-Paul.

Puis, après cette réplique, Réjean dépassa les deux jeunes en décochant au passage un regard glacial à Cédric. Celui-ci n'y porta cependant pas attention et arrêta son ami juste avant d'entrer dans le vestiaire.

— Moi, cette semaine, j'ai eu beaucoup de misère à te rejoindre et là, on se revoit et on dirait que tu ne veux pas me parler. Es-tu sûr que ça va ou bien Réjean est-il devenu ton nouveau meilleur ami ?

Le sarcasme, dans la voix du petit numéro 98, frappa Jean-Sébastien au cœur. Il resta un moment devant Ced, soutenant

son regard. Ensuite, détournant ses yeux, il répondit :

— O.K. Tu as raison, excuse-moi pour cette semaine. C'est juste que mon père n'est jamais là, et cette semaine, Rej voulait me montrer des trucs pour mieux jouer. J'aurais aimé ça te voir, mais je n'avais juste pas le temps et pas la tête à ça. Ça va pour toi ?

— Oui, mais tu avais juste à me le dire, j'aurais compris, tu sais ! répondit son ami en lui frappant l'épaule. Bon, on va s'habiller ?

Jean-Sébastien approuva d'un signe de tête et entra en premier dans le vestiaire. Les deux amis se trouvèrent une place côte à côte et commencèrent à se changer. Ce n'est que lorsque tout le monde fut prêt dans le vestiaire que Cédric sortit de son sac la serviette magique. Il commença à frotter son bâton avec ce qui avait plus l'air d'un gros mouchoir sale que d'un trésor inestimable !

— Depuis quand tu frottes ton bâton de hockey et tes patins avec une guenille sale ? As-tu trouvé ça dans les vidanges ?

— Non, c'est mon nouveau euh... rituel. Tous les joueurs de la Ligue nationale en ont un. Patrick Roy, lui, parlait à ses poteaux et il y en a même un qui prenait toujours une douche froide avant chaque match.

— Oui, peut-être, mais c'est lequel qui passait une vieille serviette sale sur son équipement ?

Cédric dut réfléchir rapidement. C'était un secret entre lui et son grand-père et il fallait terminer la conversation avant qu'il ne sache plus quoi dire.

— C'était un gars dans le temps de Gordie Howe, il s'appelait... euh... – il repensa aux vieilles cartes de hockey avec des noms inconnus dans le coffre de Théodore – il s'appelait Frank... Malovich.

— Tu veux dire Mahovlich ? demanda Jean-Sébastien.

— Ouais, c'est ça, dit-il, surpris. Tu le connais ?

— Bien oui, c'était le joueur préféré de mon oncle Fédor. Je ne savais pas qu'il faisait ça avant chaque match. Il devait être un peu fou. Puis qu'est-ce que ça fait de faire ça ?

— Euh... je ne sais pas. J'imagine que ça porte chance, répondit Cédric avec un sourire forcé.

Réjean Thibodeau, qui était dans le fond du vestiaire en train d'aider le gardien à mettre ses jambières, se déplaça au milieu de la foule de joueurs et prit la parole :

— O.K. les jeunes, aujourd'hui, c'est notre premier match de la saison. Il faut

qu'on commence du bon pied si on veut être encore là dans les séries. Bon, je sais, c'est encore loin, mais ce sont les victoires du début de la saison qui vont nous amener jusque-là. Chaque match compte, ça fait qu'on donne notre 110 %, on va dans les coins et on travaille fort sur le porteur de la rondelle. On va commencer avec le trio de Vigier et après, je verrai. Ça va ?

Un oui retentissant fut hurlé dans la pièce. Cédric et Jean-Sébastien semblaient cependant moins enthousiastes que leurs coéquipiers. Pour eux, le hockey restait d'abord un jeu ; sérieux, mais quand même un jeu. Thibodeau ne pensait qu'à gagner et qu'à faire les séries. Il avait l'air de se croire derrière le banc des Canadiens.

Les joueurs se rassemblèrent autour du gardien et poussèrent leur cri de ralliement. C'est le capitaine qui donna la cadence.

— Les LYNX !

— GO !

— Les LYNX !

— GO !

— Les LYNX !

— GO ! GO ! GOOOOOOOOOOOOOO !

Tous les joueurs sortirent en trombe du vestiaire et se dirigèrent vers la patinoire. Ils s'échauffèrent en patinant en cercle dans

leur territoire, sous le regard attentif de l'entraîneur Thibodeau, puis se mirent en formation de fusillade vers Olivier, leur gardien. Jean-Sébastien et Cédric se tenaient à peu près au milieu du demi-cercle formé par leurs coéquipiers. Quand le tour de Vigier-Romanov fut venu, il lança un défi à son ami :

— Essaie de faire la même feinte que moi ! dit-il avant de s'élancer.

Chevalier l'observa passer la rondelle et le bâton entre ses jambes et tirer dans la partie supérieure tel Mario Lemieux. Le gardien était carrément sorti de ses patins. Au banc, Réjean applaudit son jeune prodige. Ce fut ensuite au tour de Cédric, qui ne semblait pas s'inquiéter outre mesure. « J'ai la serviette, ça devrait marcher. » pensa-t-il.

Il s'élança et tenta de faire ce que son ami avait déjà accompli. En voulant passer la rondelle entre ses patins, celle-ci ricocha sur la lame et revint sur son bâton. Le gardien n'avait pas suivi le jeu, Ced se retrouva devant une cage béante et logea la rondelle dans le fond du filet. Déçu, Chevalier donna un coup de bâton sur la glace avant de s'en retourner à sa place où Jean-Sébastien l'attendait avec des yeux grands ouverts.

— D'où sors-tu ça ? On aurait dit Pavel Bure dans ses bonnes années avec les Canucks de Vancouver !

— Quoi ? C'était beau ? demanda Cédric surpris, lui qui était sûr d'avoir raté son coup.

— Et comment ! Je ne suis même pas capable de faire ça, moi. Tu as dû la pratiquer souvent cette feinte-là !

— Ouais, une couple de fois, mentit Cédric.

Dans son esprit, cela ne pouvait venir que de la serviette magique. Un sourire éclatant éclaira son visage. Lorsque ce fut à son tour, il ne joua pas le cerbère, se contentant d'un tir du poignet qui battit tout de même de vitesse Olivier entre les jambières. « Ça y est, je suis le Rocket » se dit-il. Pour ajouter à son excitation, seulement lui et Jean-Sébastien avaient réussi à déjouer le gardien de but. De retour au banc juste avant le début de la partie, Réjean vint le voir. En lui tapant sur l'épaule, il lui dit :

— Beau but tantôt, Chevalier, mais n'essaie pas d'en faire trop. Assure-toi toujours de frapper la cible et d'espérer que la rondelle pénètre. Laisse les jeux de dentelle aux autres.

Lorsqu'il se dirigea à l'autre bout du banc, Cédric l'envoya promener en silence.

Les commentaires de Thibodeau lui passaient maintenant six pieds par-dessus la tête. Dans son esprit, comme son grand-père le lui avait enseigné, « si tu n'as pas de plaisir, ne joue pas ». Maintenant qu'il avait une arme secrète, il allait en profiter.

Après les dix premières minutes de jeu, il n'avait toujours pas mis les patins sur la glace et Cédric commençait à trouver le temps long. Lui et ses compagnons de trio avaient passé ce temps à regarder Vigier-Romanov mystifier la défense adverse. Il était imparable et semblait un bon vingt secondes en avance dans la vision du jeu, mais manquait son lancer à la toute dernière minute, ce qui enrageait Réjean Thibodeau. Quand le numéro neuf n'était pas sur la glace, c'était autour du second trio de jouer, si bien que Cédric n'embarqua sur la glace alors qu'il ne restait que cinq minutes au cadran. C'était toujours 0-0. Avant de remplacer Jean-Sébastien, ce dernier l'encouragea à son arrivée.

— Vas-y ! Mets-la dedans, allez ! dit-il farouchement.

Les lames sur la surface glacée, le numéro 98 semblait faire des étincelles à chaque enjambée. Survolté, il réussit à rejoindre le joueur des Hôteliers de Tadoussac en possession de la rondelle au centre. Dans sa

tête, un commentateur imaginaire décrivait le match avec intensité, comme à la télé :

« D'un habile harponnage, Cédric Chevalier gagne le disque et file à toute vitesse en territoire adverse. À la ligne bleue, il semble avoir repéré son joueur de centre, tout à fait libre à l'entrée de la zone et en pleine vitesse ! La passe ! La rondelle passe miraculeusement entre deux bâtons et se retrouve sur le ruban noir de la palette de son coéquipier qui décampe... ou du moins qui essaie, car il se fait rapidement rejoindre par un défenseur ennemi. Il lance alors la rondelle dans le coin. La course s'engage entre Chevalier et Roy, le capitaine de Tadoussac. Chevalier... semble avoir un léger avantage. Il arrive le premier ! Il se dirige vers l'arrière du filet adverse, en fait le tour... Chevalier lance et compte ! »

Rempli de joie, il se dirigea vers son ami au banc, qui le serra dans ses bras. Tous les autres joueurs firent de même. Dans l'aréna, on annonça le but de Cédric, marqué avec l'aide de Samson, à 16 minutes 9 secondes de la première période.

Domage que Théodore n'ait pu être dans les estrades...

3^e PÉRIODE



QUÉBEC EST SÛREMENT LA PLUS BELLE VILLE D'AMÉRIQUE DU NORD. SON VIEUX QUARTIER, UN JOYAU DE L'UNESCO³, dégage un charme unique, un mélange de la beauté européenne à l'échelle nord-américaine. Tant de splendeurs à voir... mais tant d'horreurs comme dans toutes les autres villes. Le Colisée Pepsi, l'édifice sportif le plus laid et sans âme de toute la province, est malheureusement, et à chaque année, le théâtre du tournoi mondial de hockey pee-wee. C'est l'objectif ultime pour tous les joueurs de cette catégorie.

Tenants du titre de champion régional, les Saints de Pat.-Guy-Jean, une équipe de calibre Élite AA regroupant les meilleurs joueurs des villages de Saint-Patrick-sur-le-lac, Saint-Guy-du-fleuve et Saint-Jean-de-la-rive y participent pour la première fois de leur histoire. Jean-Sébastien Vigier-Romanov et Cédric Chevalier se sont taillés

3 Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

une place au sein de cette équipe d'étoiles de la région en terminant respectivement premier et deuxième meilleurs marqueurs de leur ligue. Depuis que leur entraîneur du niveau Atome et aussi entraîneur-chef des Saints, Réjean Thibodeau, les a réunis ensemble lors de leur première saison, quatre ans plus tôt, les deux amis ont immédiatement explosé, récoltant des points à la tonne et montrant une chimie mutuelle spectaculaire rappelant la combinaison Selanne/Kariya alors qu'ils jouaient ensemble avec les Mighty Ducks d'Anaheim.

Cette année, à Québec, beaucoup d'observateurs seront dans les estrades en train d'épier les deux prodiges, que l'on considère déjà comme des futures vedettes de la Ligue nationale de Hockey, même s'ils n'ont que 13 ans. La présence médiatique promettant d'être très forte, Thibodeau a fait interdire l'accès au vestiaire et aux entraînements de l'équipe aux journalistes, histoire d'éviter le plus possible la pression des médias sur ceux qu'il appelle ses « poulains ».

Les joueurs de l'équipe étant répartis dans plusieurs familles d'accueil de la région, le duo demeurerait chez la famille Fortin, à Beauport, le temps du tournoi. De

nature généreuse et accueillante, Carole, la seule femme du clan, accompagnait Cédric et Jean-Sébastien à toutes leurs activités, en prenant soin de leur laisser quelques moments à eux. C'est ainsi que la veille du premier match, Chevalier et Vigier-Romanov demandèrent la permission d'aller flâner dans le Vieux-Québec pour se remettre d'attaque.

Sur la terrasse Dufferin, une grande promenade en bois située au pied du Château Frontenac, les deux gars prirent un moment de répit sur un banc, près du bord de la falaise surplombant le quartier Petit-Champlain. De là, ils avaient une vue imprenable sur l'agglomération de boutiques de souvenirs et de restaurants huppés destinés à pomper l'argent des touristes naïfs. La conversation qui s'entama n'avait cependant rien à voir avec la beauté du paysage.

— Aimes-tu vraiment ça, le hockey ? demanda Jean-Sébastien à son ami de toujours.

— Pourquoi me poses-tu cette question-là ? répondit Cédric, surpris. Bien sûr que j'aime le hockey ! Il n'y a rien d'autre au monde qui me donne autant d'émotions.

Le jeune Russe ne semblait pas tout à fait satisfait de la réponse.

— O.K. mais qu'est-ce tu veux dire par là ? Quelles émotions ?

— Euh, je ne sais pas, tu sais, quand tu déjoues un joueur, ton taux d'adrénaline monte rapidement et ça te donne une espèce de sentiment de puissance. À chaque fois, pendant les fractions de secondes suivantes, tu te sens comme si tu étais le meilleur, intouchable. Ou encore, quand tu réussis une passe sans regarder qui, après avoir passé entre les jambes du défenseur qui te couvrait, aboutit directement sur la palette d'un coéquipier situé à l'endroit exact où tu espérais qu'il soit, moi, ça me donne des frissons. C'est magique le sentiment qui t'envahit quand tu fais un bon jeu. Es-tu satisfait de ma réponse, maintenant ?

Jean-Sébastien ne répondit pas tout de suite, son regard s'étant perdu dans le visage du Bonhomme carnavalesque que quelqu'un avait dessiné dans la neige. Au bout d'un moment, Ced s'impatienta légèrement :

— Allô ? La terre appelle la lune ! Coudonc, m'as-tu écouté ?

— Ben oui, là !

— Bon, tu es satisfait de ma réponse ?

— Ouais, ça va.

— Pourquoi m'as-tu posé cette question ?

— Bien ... moi je n'ai pas de vraie réponse à cette question-là. J'veux dire, je ne sais plus si j'aime encore ça jouer au hockey.

Cédric resta stoïque un instant, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Il inspira profondément, puis relâcha l'air contenu dans ses poumons, créant ainsi un petit nuage de condensation entre les deux jeunes gens. Il ne comprenait pas du tout ce coup de théâtre.

— Comme... Comment ça, tu n'aimes plus le hockey ? Comment peux-tu décider que tu n'aimes plus le hock... hockey ? dit Chevalier en bégayant. Tu sais, ce n'est pas comme si tu trippais sur une fille une semaine et puis qu'après elle ne t'intéresse plus. Je ne comprends vraiment pas, J-S !

— Ce n'est pas le hockey en tant que tel. C'est ce qui l'entoure surtout. Tu sais comme la compétition, la pression de performer parce que tu es soi-disant le meilleur, les...

— D'accord, mais c'est vrai que tu es le meilleur J-S, crime ! Tu n'es pas capable de vivre avec ça, toi ?

— Ce n'est pas parce que je suis le meilleur, comme tu dis, qui faut que les maudits entraîneurs me disent tout le temps : « Tu es capable de faire mieux,

force-toi donc un peu ! » et puis qu'ils m'obligent à rester plus tard après les matchs pour discuter de « stratégies » en mangeant au restaurant...

— Tu me disais que Rej te raccompagnait et puis qu'il n'y avait plus de place dans son auto ! culpa Ced.

— Que voulais-tu que je te dise ? Il ne voulait pas que le reste de l'équipe le sache. Tu sais... il est bizarre parfois. On dirait qu'il m'aime.

Cédric fronça les sourcils.

— Qu'est-ce tu veux dire par « il m'aime » ? dit-il.

— Bien... je ne sais pas vraiment. Il n'arrête pas de dire qu'on est des amis, lui et moi, et puis il me prend souvent dans ses bras, il m'a même embrassé sur la tête une fois. Il me semble que ce n'est pas normal. C'est un peu comme dans les vidéos qu'on nous montrait au primaire, tu te rappelles ?

— Tu ne trouves pas que tu en mets un peu, là ? Je ne pense pas qu'il soit vraiment comme ça. Penses-y : ça fait combien de temps qu'il dirige des équipes de hockey ? Normalement, il y aurait eu des rumeurs...

— Puisque je te dis qu'il est bizarre !

— C'est sûr, il est cordonnier ! s'esclaffa Cédric.

Jean-Sébastien rit lui aussi, mais un peu moins de bon cœur. Son ami avait raté une belle occasion de changer peut-être le cours des choses.

— Tu es vraiment con, Ced.

— Excuse-moi, c'était plus fort que moi, répondit Chevalier en marquant une pause. Mais par exemple, pour la fin du tournoi, tu vas te forcer j'espère ? Je veux dire, attends au moins d'être revenu à Saint-Patrick avant de lâcher. L'équipe au grand complet t'admire et tout ce que les gars veulent, c'est de te voir faire tes pirouettes sur la glace. Oublie Rej et concentre-toi sur ton jeu et le plaisir de jouer. Si tu n'aimes plus le hockey, tu as le droit, mais ne nous laisse pas tomber tout de suite. Je veux gagner et j'ai besoin de toi pour le faire.

La voix chevrotante de Cédric et le ton sur lequel il avait formulé son propos marquèrent des points dans le cœur de son ami. Ce dernier fut surpris de la détermination et du désir de vaincre du numéro 98 des Saints.

— *Tovarichtch*⁴, commença J-S, je te promets de me forcer et de donner mon 110% comme ils disent. Après ça, je ne sais pas si je vais continuer, mais pour l'instant, j'ai-

4 Tovarichtch : camarade en russe.

merais accrocher une médaille d'or à mon cou et m'amuser.

— Excellent mon ami, ça me va, déclara l'aïlier en soupirant de soulagement

Peu après, ce fut l'heure de partir pour aller rejoindre madame Fortin devant le Capitole. Rien, ou presque, ne fut dit durant le trajet à pied jusqu'à destination.



Le souper de la victoire fut grandement mérité. Lors de leur premier match, contre une équipe du Maine, les Saints avaient démoli leurs adversaires par la marque de 12 à 2. Le groupe de la Côte-Nord avait livré une performance étincelante, mené par deux joueurs d'exception.

De l'avis de Réjean Thibodeau, Jean-Sébastien venait de livrer la meilleure performance de sa très jeune vie. Ses six buts et quatre passes, pour dix points, enflammèrent la foule présente au Colisée Pepsi. Une foule qui murmurait bruyamment à chaque fois que le jeune russe d'origine y allait de ses feintes dont lui seul possédait le secret. Pour sa part, Cédric joua le rôle de second violon, bien qu'il ait marqué trois fois et récolté deux passes. Il ne semblait pas trop affecté de rester dans l'ombre de

son ami, car ce dernier venait de lui prouver sa détermination.

La lasagne de Carole Fortin laissa cependant muet tout le monde autour de la table. On ne parla de la victoire qu'au dessert. Louis, le père, fut le premier à ouvrir le sujet :

— Bon, là, à votre prochaine partie, vous êtes mieux de vous forcer un peu plus, parce que Carole et moi, on ne nourrit pas du monde qui se contente de regarder passer la parade, c'est clair, les jeunes ?

Les convives rirent de bon cœur, sensibles à l'ironie des propos de Louis. Cédric répliqua le premier.

— Vous avez raison, monsieur Fortin. Je vous promets que je vais continuer à travailler fort dans les coins et que je vais remettre la rondelle dans l'enclave plus souvent pour créer des chances de marquer, dit-il en imitant un joueur de la LNH.

— N'oublie pas de frotter ton bâton encore plus fort avec ta serviette, ajouta Jean-Sébastien.

Cette dernière remarque sembla surprendre Louis et sa femme, qui n'étaient pas sûrs d'avoir bien saisi le sens des paroles du jeune adolescent.

— Peux-tu m'expliquer ce que tu en -

tends par « frotter son bâton avec une serviette »? demanda M. Fortin.

— C'est le rituel d'avant-match de Ced. Il frotte ses patins et son bâton avec une serviette sale parce qu'il pense que ça lui porte chance. Il dit que c'est Frank Mahovlich qui a commencé ça.

Chevalier décocha un regard menaçant à son ami, qui prenait un malin plaisir à rire de ses habitudes pour le moins inhabituelles.

— Ça me rappelle quand je jouais au niveau Midget à Sainte-Foy, voilà très longtemps...

— Vous avez joué au hockey ? coupa Cédric, soudainement intéressé par ce que disait son hôte.

— Bien sûr mon gars, presque tout le monde jouait au hockey dans le temps. Tu naissais quasiment avec des patins dans les pieds ! Mais bon, tout ça pour dire que, quand j'évoluais pour l'équipe de Sainte-Foy, il y avait un gars qui avait lui aussi un drôle de rituel...

— Tu es sûr que tu veux raconter ça ? fit Carole. Tu sais, ils n'ont que 13-14 ans et je ne sais pas si c'est une bonne idée de...

— Arrête de t'en faire, ils sont assez grands pour ce genre d'histoire.

Les deux joueurs se regardèrent, l'eau à la bouche. Louis faisait preuve d'un sens du suspense incroyable.

— Alors, comme je le disais tantôt, il y avait un gars assez bizarre dans notre équipe. Vous savez, il y a des joueurs qui prenaient des douches froides, d'autres qui se cognaien la tête sur le masque du gardien ou qui refusaient d'entrer en premier sur la glace. Lui, c'est la seule personne que j'aie rencontrée qui se couchait en sous-vêtements au beau milieu du vestiaire et qui, après s'être enduit le corps d'antiphlogistine, nous demandait de lui lancer des arachides pour qu'elles restent collées sur son ventre et ainsi savoir le nombre de buts qu'il pouvait compter durant le match.

Un silence de mort envahit la cuisine des Fortin. Cédric et Jean-Sébastien restèrent bouche bée.

— Et voulez-vous savoir ce qu'il fait dans la vie maintenant ? continua le père. Il est directeur d'une banque à Toronto !

LE TÉLÉPHONE SONNA QUATRE COUPS AVANT QUE THÉODORE NE SE DÉCIDE À RÉPONDRE. ALORS QUE CÉDRIC S'APPRÊTAIT À raccrocher, il entendit au dernier instant la voix de son grand-père :

— Allô ?

— Salut grand-papa, comment ça va ?

— Bien et toi ? Alors, ton tournoi, comment ça va jusqu'ici ? J'ai vu que vous faites la finale !

— Ouais... on est en finale, mais ce n'est pas si super que ça en a l'air, avoua le jeune homme.

— Voyons donc, qu'est-ce qui se passe ? D'après ce que dit la presse, vous êtes la plus forte équipe de la catégorie, je ne vois pas pourquoi tu es déprimé comme ça !

Ced soupira dans le combiné, ce qui accentua encore plus l'angoisse du vieil homme.

— Tu as raison, on a la meilleure équipe. Mais par contre, on est sûrs de perdre sans Jean-Sébastien.

— Comment ça, « sans » J-S ? Quoi, il est blessé ? demanda le grand-père.

— Non, il a plié bagages. Carole et Louis s'occupaient de leurs deux enfants chez eux quand il est arrivé en disant qu'il fallait qu'il retourne à Saint-Patrick parce que son père avait soi-disant besoin de lui. Alors ils sont allés le reconduire au terminus d'autobus. L'affaire, c'est que son père est en Californie.

Théodore prit un moment pour analyser cette information.

— Est-ce que tu sais pourquoi il a fait ça ? finit-il par dire.

— Bien, il m'a confié qu'en revenant à Saint-Patrick, il n'était plus sûr de continuer à jouer, mais il m'avait juré de ne pas prendre sa retraite avant qu'on revienne de Québec. Et là, aujourd'hui, à la pratique, Rej et lui se sont encore enfermés dans le vestiaire, pendant que moi et les autres joueurs lancions des rondelles dans le but.

— C'est tout ?

— Non, ils sont restés environ une demi-heure en dehors de la glace, mais seulement Réjean est revenu. Je suis allé le voir à la fin de la pratique, termina Cédric évasivement.

— O.K., mais il t'a dit quoi, Thibodeau ?

Encore une fois, l'ailier eut de la misère à répondre.

— Il m'a dit... il m'a dit que Vigier était parti et qu'il ne reviendrait pas. Il avait l'air en colère. Il a ajouté que j'étais promu capitaine et qu'il valait mieux que je joue bien demain, parce que sinon, on n'avait aucune chance de gagner.

— Bon, bon, bon... commença le sage homme. Parce que monsieur l'entraîneur-cordonnier a dit que vous alliez perdre si tu ne joues pas bien, il n'y a rien à faire ? Arrête de t'en faire, le jeune. Tu sais bien qu'un seul joueur n'a jamais fait une équipe. Regarde Gretzky, par exemple. Dans le temps où il jouait à Edmonton, lui et sa bande gagnaient presque tout le temps. Oui, Wayne était le meilleur joueur de la ligue, mais les Oilers remportaient des victoires grâce à leur jeu d'équipe. Les rares soirs où le 99 ne se démarquait pas, les autres prenaient la relève. Ce n'était pas lui qui avait une moyenne de cinq buts par rencontre, c'était tout le groupe.

— Oui peut-être, mais il jouait dans la meilleure équipe de tous les temps...

— Pourquoi penses-tu qu'on leur a donné ce titre-là ? Tu as bien dit « la meilleure équipe », non ? Il a fallu que « La Merveille » déménage en Californie pour qu'on

se rende compte de ça. Avec les Kings, tout le monde s'appuyait sur ses épaules, en se disant qu'il allait faire le travail et gagner la coupe à lui seul. La saison suivante, Edmonton gagnait sa cinquième coupe Stanley en sept ans, alors que le gentil Wayne n'apporta aucun championnat à Los Angeles, se rendant ultimement à la finale en 1993, avant d'être battu par Patrick Roy et le Canadien.

Le regard dans le vide, Cédric essaya tant bien que mal de rester concentré. Cette fois-ci, cependant, les mots de réconfort du vieil homme n'avaient pas le même impact qu'autrefois.

— Alors tu vois, Ced, le hockey, c'est un jeu d'équipe et les formations gagnantes sont celles qui jouent ensemble. Laisse faire Jean-Sébastien, tu lui parleras quand tu reviendras, et amuse-toi. Si vous perdez, ça ne sera pas de ta faute, mais celle de ceux qui n'ont pas encore compris ce que je viens de t'expliquer.

— Ça ne change pas le fait qu'on compte sur moi pour gagner le match. Si ça ne fonctionne pas, si on perd ou bien si je ne joue pas super bien, je suis fait comme un rat. Je vais avoir une étiquette de perdant accrochée dans le front pour toujours.

Théodore comprit l'immense angoisse qui accompagnait chacune des syllabes prononcées par son petit-fils. Vigier-Romanov, à sa connaissance, voulait de grandes responsabilités, il désirait être le centre d'attraction, la vedette de l'équipe. Le prodige avait démissionné sans qu'on ne sache trop pourquoi, les espoirs posés maintenant sur les épaules de son successeur devenaient un immense fardeau à porter. L'assurance que ce dernier avait gagnée au fil des ans s'effritait au fur et à mesure que le temps passait, sans trouver de solution. Théo soupira avant d'ajouter :

— Écoute, tout ce que je peux faire, c'est de te dire de faire de ton mieux et de ne rien changer à ton jeu ou à ta préparation. Que tu perdes ou gagnes, pour moi, ça ne change absolument rien. Je vais t'aimer pareil, ta mère là-haut aussi et je suis certain que peu importe où il est, ton père aussi.

— Tu sais que je n'aime pas qu'on me parle de lui, répondit Cédric piqué au vif. Il ne me connaît pas, moi non plus et ça finit là. Il n'était pas là pour aucun des moments importants de ma vie où il aurait pu servir à quelque chose. Bon, je vais vous laisser, toi et Thérèse, et on se voit dans deux jours, *okay* ?

— Ouais, d'accord. À dimanche, laissa tomber le grand-père avant de dire au revoir au jeune homme qui raccrocha sans vraiment avoir répondu.



Thérèse Labonté, c'était son nom. Le jour où Cédric joua son premier match avec la serviette magique, Théodore n'était dans pas les estrades, car il prenait un café avec elle. Théo n'avait pas voulu dire à son petit-fils qu'il allait la rencontrer et avait prétexté une grosse fatigue pour motiver son absence. Lorsque Ced rentra à la maison en revenant de l'aréna, il se dirigea, sans même enlever ses souliers, dans la cuisine en criant « Ça marche ! Grand-papa, ça marche ! » avant de se taire à la vue de l'inconnue. Le couple était assis à la table et les deux affichaient un sourire radieux, sourire dont la nature échappait totalement à Chevalier.

— Cédric, je te présente Thérèse... une amie, se contenta de dire le grand-père.

— Salut Cédric, je suis contente de te connaître enfin, dit-elle.

L'incompréhension régnait dans la tête du jeune homme. « Enfin ? Comment ça, enfin ? Depuis quand sait-elle que j'exis-

te ? » Ce qu'il ne savait pas, à ce moment-là, c'est qu'elle et Théo se connaissaient avant même qu'il ne vienne au monde.

— Bonjour madame, finit-il par marmonner.

Théodore regarda Thérèse un instant, puis repositionna son regard sur le gamin.

— Euh... bon, tu vois, Thérèse va venir habiter avec nous maintenant, tu es d'accord ?

— Elle va dormir où ? demanda Ced, sans réfléchir.

— Bien, euh... elle va dormir avec moi dans mon lit, le jeune. Tu vas encore avoir ta chambre, ne t'inquiète pas pour ça.

L'ailier ne fut en rien soulagé. Il sentait qu'on l'avait ignoré dans toute cette histoire et cela le mit en colère. Il évita cependant de gâcher une journée qui semblait avoir été bénéfique pour Théodore. Son regard, habituellement profond et mystérieux, brillait de joie et de paix, chose qui n'arrivait que très rarement. Par contre, Thérèse avait, selon lui, pris la place qu'il occupait aux côtés de son grand-père, ce qu'il n'acceptait pas.

— J'ai compté un but ce soir, lança-t-il pour changer de sujet. Et puis j'ai aussi eu deux passes.

— Pour vrai ? C'est super ça ! Raconte-nous donc comment tu as enfilé l'aiguille.

— Bien, en première période, j'ai pris la rondelle en zone neutre et je l'ai passée au centre, mais là, Samson se faisait rattraper, ça fait qu'il l'a lancée dans le coin. Moi, j'ai patiné le plus vite que je pouvais et je suis arrivé avant l'autre joueur des Hôtelliers. J'ai fait le tour du but et j'ai déjoué le gardien. Je n'ai jamais bien joué comme ce soir. Tu avais raison, cette serviette-là est vraiment magique ! s'exclama Cédric, tout excité d'avoir l'attention de son grand-père.

— Je te l'avais dit mon Ced, je te l'avais dit ! Là, tu es parti pour la gloire ! Tu vas peut-être même être repêché par les Canadiens si tu continues ! Tu trouves pas que ça sonne bien (Théodore prit sa voix d'annonceur maison): « Le but du Canadien, son troisième ce soir, compté par le numéro 98, Cédric Chevalier ! »

Thérèse se mit à rire en voyant l'expression enjouée de son nouveau petit colocataire. Cela n'avait rien de méchant, mais Ced pensa qu'elle se moquait de lui. Cette soirée fut le début des succès du jeune homme, mais aussi le début d'une relation quelque peu froide entre lui et « l'amie » de son grand-père.

LES JOURNAUX DE QUÉBEC PUBLIÈRENT UN ARTICLE SUR LE DÉPART SOUDAIN DE JEAN-SÉBASTIEN VIGIER-ROMANOV. COMME l'organisation des Saints avait refusé d'émettre tout commentaire sur le sujet, chaque journaliste couvrant le tournoi y allait de sa petite hypothèse sur le sujet : pression trop intense, manquement à une consigne d'équipe, caprice de vedette trop gâtée (!), etc.

Tout ce cirque ne fit que déranger encore plus Cédric, qui ne savait pas quoi ni qui croire. La veille de la finale, il ne dormit presque pas, trop occupé à penser aux différents scénarios possibles. Il avait beau se retourner dans tous les sens sous les draps, aucune position ne lui apportait suffisamment de confort pour lui permettre de se reposer. Ced se battait contre l'envie de pleurer. Il devait se rendre à l'évidence : son meilleur ami ne lui avait pas révélé tous ses secrets.

Ce fut donc dans une forme très discutable qu'il se présenta au Colisée, trois

heures avant la grande finale, les Fortin devant rencontrer les responsables du placement des joueurs du tournoi afin d'éclaircir la situation entourant le départ de J-S. Seul dans l'ancien vestiaire des Nordiques, Cédric polissait son bâton de hockey avec le suaire du « Rocket », de la palette jusqu'au bout du manche. Ce geste, qui, avec le temps, avait beaucoup perdu de signification jusqu'à ne devenir qu'une habitude, prit une importance capitale compte tenu des circonstances. Cédric était maintenant convaincu qu'il ne pourrait jamais porter l'équipe sur ses épaules. Cependant, tout le monde dans l'organisation, y compris ses coéquipiers, Réjean Thibodeau, le soigneur, le préposé à l'équipement et même le chauffeur de l'autobus, comptait maintenant sur lui pour gagner et ramener un premier championnat à la maison. Sans autre espoir, il s'en remettait, pour la première fois depuis longtemps, aux supposés pouvoirs de la serviette.

À la fin de son manège, il simula une prière. Un miracle, voilà ce qu'il lui fallait.



Les deux premiers tiers avaient vu les Rangers d'Albany prendre les devants 2 à 0

et ce, en ne permettant à l'ailier vedette des Saints qu'un seul tir au but, de la ligne bleue par surcroît. Ce dernier ne semblait pas du tout dans son assiette. Gaspillant un grand nombre d'occasions en essayant de déjouer les défenseurs avec des feintes difficiles, il avait perdu l'étincelle qui l'animait avant ce tournoi.

Thibodeau ne savait plus où donner de la tête derrière le banc et engueula sérieusement son meneur de jeu durant le deuxième entracte. À force de déverser son fiel, sa voix cassa et il dut s'arrêter plus d'une fois pour éviter de se laisser gagner par les émotions. Une chose qu'il dit resta, cependant, gravée dans la mémoire de son jeune protégé :

— Si tu n'es pas capable de jouer comme il faut parce que ton ami n'est pas là, va donc le rejoindre. Nous autres, on n'a pas besoin d'un pleurnichard dans notre équipe ! Oublie la ligue nationale, tu n'y arriveras jamais !

Ce fut les dernières paroles de l'entraîneur avant de quitter le vestiaire en claquant la porte. La pièce demeura silencieuse quelques secondes, puis les joueurs retournèrent à leurs affaires. De nature plutôt solitaire, Chevalier était rarement en compagnie d'autres joueurs que Jean-

Sébastien. Ses deux compagnons de trio, Pouliot, l'autre ailier, et Trépanier, le centre, vinrent lui parler pour une des premières fois de leur séjour :

— Cédric, oublie ce que Rej a dit. Il n'y a pas juste toi qui joues mal ce soir, on joue tous mal, commença Trépanier. On a encore la troisième période pour se reprendre, faut pas lâcher !

— Ouais, laisse chialer le réparateur de souliers et concentre-toi sur ton jeu, reprit Pouliot. En plus, ils sont tous sur toi de l'autre bord, tu sais, tu n'as pas eu vraiment de chance.

Cédric esquissa un sourire timide, mais demeura immobile, le regard fixé sur le baril de jus d'orange chimique situé au milieu de la salle. Ses yeux se remplissant graduellement de larmes, il traversa le vestiaire, geste qui surprit ses comparses, entra dans la salle de bains et s'enferma dans une cabine. Il avait beau essayer de se retenir, les larmes coulèrent quand même. Accoudé sur ses genoux, la tête entre les mains, il se laissa aller à sa peine. Il détestait pleurer et s'apitoyer sur son sort, mais cette fois-ci, il n'y pouvait rien. À quelques reprises, il frappa de son poing sur les parois de la cabine.

Lorsqu'il fut temps de retourner sur la glace, Ced laissa ses coéquipiers sortir avant lui. Le temps de les rejoindre, cinq d'entre eux s'étaient installés pour la mise en jeu au centre de la patinoire du Colisée. En regardant Réjean, ce dernier lui montra autoritairement du doigt la place vide qu'il lui avait réservée au bout du banc. Il n'y resta cependant pas longtemps, car les Rangers écopèrent d'une punition pour avoir retenu dans leur territoire et Thibodeau, sans être un grand stratège et sachant que son équipe se devait de capitaliser sur cette chance, l'envoya dans la mêlée.

La rondelle aussitôt remise au défenseur posté à la ligne bleue, le numéro 98 se dirigea rapidement vers le devant du filet, sa position de prédilection lors des jeux de puissance. Payant les frais d'une couverture étroite, il se déplaçait de gauche à droite du filet en tentant de se démarquer pendant que le reste de l'unité spéciale des Saints faisait circuler le disque dans la zone. Il s'écoula près d'une minute avant qu'un tir de qualité ne fut décoché vers le gardien, qui fit l'arrêt. Cédric sauta sur le retour, mais le cerbère des Rangers ferma la porte à nouveau et fit rebondir la rondelle dans les gradins.

L'entraîneur Thibodeau demanda alors un temps d'arrêt. Effectuant un changement de défenseur, il dessina sa stratégie sur un tableau et dicta ses ordres :

— Bon, voilà ce qu'on va faire. À chaque fois que vous êtes en possession de la rondelle, vous la passez à la pointe. Pendant ce temps-là, Ced va rester en avant du filet et va faire écran au gardien. Les défenseurs, vous lancez au filet de toutes vos forces et avec un peu de chance, il va y avoir une déviation ou un retour profitable. Ça va, tout le monde comprend ?

Les joueurs frappèrent la bande pour signifier qu'ils avaient compris et se dirigèrent vers le cercle de mise en jeu situé à la droite du but adverse.

Le disque fut remporté par le joueur de centre d'Albany et son ailier tenta de dégager son territoire. La rondelle ne sortit cependant pas de la zone, gardée *in extremis* à l'intérieur par un plongeon bien calculé d'un défenseur des Saints. En se relevant, il décocha un lancer à la trajectoire flottante qui toucha le poteau. Des murmures se firent entendre partout dans l'amphithéâtre pendant que les Rangers réussirent à libérer leur territoire. Le morceau de caoutchouc noir s'immobilisa derrière le filet, à l'autre bout de la glace.

Cédric s'en empara et entama une montée à la Bobby Orr. Le feu dans les yeux et la rage au cœur, il traversa la zone centrale comme une fusée en attirant trois joueurs américains avec lui à l'entrée de la zone. Tout à coup, il passa la rondelle derrière lui pour Pouliot, complètement libre, qui le suivait discrètement. Pouliot tira sur réception. On entendit résonner le choc entre le disque et l'intérieur du poteau jusque dans les hauteurs de l'ancien temple sacré des Nordiques et le mouvement des cordages créa un immense courant d'air qui fit flotter la bannière de Peter Statsny. Le gardien était battu et la foule hurla au même instant où Cédric levait les bras vers le ciel.

L'écart était réduit à un but et le momentum se trouvait maintenant du côté des Saints. Ils jouaient désormais à forces égales, mais Thibodeau eut l'intuition que les Rangers, avec une si mince avance, allaient se replier en défensive et jouer « la trappe ». Il laissa donc le même trio sur la glace pour reprendre l'action.

La mise en jeu ne fit pas de maître et c'est finalement le joueur américain qui gagna la possession de la rondelle. Ce dernier fit une passe à son défenseur qui relança aussitôt l'attaque.

Décidément, Réjean s'était trompé, car les quinze minutes suivantes furent dominées par l'équipe d'Albany. En plus d'être incapables de dégager leur territoire, les Saints essayaient la même stratégie offensive à chaque fois qu'ils prenaient le contrôle du disque : Cédric, posté entre sa zone et la ligne rouge, profitait d'être couvert par un seul joueur pour jouer de vitesse et créer une chance de marquer. La manœuvre a presque résulté en un but la première fois, mais depuis, les Rangers se sont ajustés. Le temps commençait à manquer et Chevalier peinait à tenir la cadence du jeu.

Puis, soudain, alors que huit joueurs bataillaient dans le coin, un bâton poussa avec force la rondelle vers le centre au moment même où le défenseur, chargé du dangereux numéro 98, se rendait au banc pour un changement. Pris hors-position, il ne put que regarder passer la rondelle libre qui trouva la palette de Ced. En échappée, le jeune ado décida de son jeu rapidement, il ne restait que dix secondes au cadran, et effectua une belle feinte devant le gardien, mais perdit pied au même instant. À genoux sur la glace devant un filet désert, il lança le mieux possible compte tenu de sa position.

La sirène sonna la fin du match alors que le p'tit gars de Saint-Patrick observait avec stupeur la trace noire que son lancer des poignets avait laissée sur la bande.

LE TRAJET D'UN PEU MOINS DE TROIS HEURES SÉPARANT QUÉBEC DE SAINT-PATRICK SE DÉROULA DE BOUT EN BOUT sous une légère tempête de neige. Deux jours après la défaite crève-cœur en finale, la page semblait tournée pour la plupart des joueurs. Réjean ne porta le blâme sur personne, déclarant à la fin du match qu'il était fier malgré tout de l'effort fourni par ses joueurs tout au long du tournoi, mais indiqua à Cédric, qu'à un contre un, qu'il aurait dû marquer sur son échappée.

La dernière chose dont Cédric avait besoin était qu'on lui rappelle son échec. Lui-même s'en voulait à mort et ne comprenait toujours pas ce qui avait mal tourné. Ce genre de jeu, Cédric le réussissait avec une main dans le dos et des patins en ciment. La joue collée sur la fenêtre, Chevalier repassait sans cesse la scène dans sa tête : la feinte à droite avant de revenir à gauche, le filet désert, son tir passant sans raison apparente à un mètre de l'extérieur du but. Se blottissant dans son manteau

d'hiver aux couleurs de l'équipe, Ced s'endormit, espérant faire passer sa peine dans des rêves plus cléments que la réalité.



Thérèse et Théodore attendaient Cédric dans le stationnement de l'aréna de Saint-Patrick, à bord de la voiture bleu poudre de celle-ci. L'autobus était arrivé depuis environ cinq minutes, mais on semblait retenir les joueurs à l'intérieur. Le couple du troisième âge écoutait la radio en patientant.

— Je me demande ce qu'ils font, dit Thérèse. Ça fait un bon moment que l'autobus est arrivé. Ils attendent qu'on prenne racine ou quoi ?

— Calme-toi chérie, l'entraîneur a peut-être quelque chose d'important à leur dire avant de sortir, répondit le grand-père.

Au bout de trois autres minutes, la porte de l'autocar s'ouvrit enfin et tous les joueurs se précipitèrent vers les compartiments à bagages, situés sur le flanc du bus. Théodore aperçut son petit-fils au milieu de la foule et sortit ouvrir le coffre de l'affreuse automobile.

En les reconnaissant, Cédric esquissa un timide sourire en leur direction, qu'il abandonna aussitôt avant de bâiller à gorge

déployée. Il prit son encombrant sac de hockey et se dirigea vers son grand-père. Avec son bagage sur l'épaule, sa démarche ressemblait plus à celle d'un camelot blasé le samedi matin qu'à celle d'un hockeyeur en pleine forme.

— Salut les vieux, comment ça va ? dit-il d'un ton faussement enjoué en arrivant à la voiture.

— Pas mal et toi ? Tu as fait bon voyage ? répondit Théo appuyé sur une fenêtre de la banquette arrière.

— Ouais, pas pire. J'ai dormi une bonne partie du trajet, alors ça a passé vite.

En entrant dans la voiture, le jeune homme se contenta d'un « allô ! » poli à l'intention de Thérèse, qui lui répondit gentiment. Malgré tout ce qui s'était passé durant le tournoi, Cédric demeura silencieux durant la quasi-totalité du chemin jusqu'à la maison, disant simplement qu'il allait chez Jean-Sébastien après avoir déposé ses affaires au bercail.

La « minoune » fut à peine immobilisée dans l'entrée asphaltée que Ced déverrouilla sa porte en demandant à la conductrice de lui ouvrir le coffre, ce qu'elle fit. En prenant son sac, il jeta un coup d'œil à l'autre bout de la rue en direction du domicile des Romanov, espérant y voir un signe

de la présence de son ami. Puis, il courut à l'intérieur de chez lui, déposa tout son attirail dans sa chambre et repartit à la même vitesse qu'il était venu.

— Aïe ! Pas si vite simonac, tu as failli me faire tomber en bas de ma canne !

— Désolé, je suis pressé. Je m'en vais chez J-S ! envoya Chevalier en sortant.

Théodore sortit la tête dehors et observa Cédric s'éloigner petit à petit. Ensuite, en secouant la tête, il regarda sa belle sur le pas de la porte. Celle-ci lui sourit :

— Laisse-le aller, mon homme, il reviendra plus tard.

— Je sais, mais dans quel état ? dit-il sur un ton impuissant. Il n'a même pas mis sa tuque, il va sûrement geler !

— Ne t'en fais pas, ça va être correct. Il est jeune et en forme en plus. Viens, rentre, suggéra doucement Thérèse. Je vais aller faire son lavage pis toi, commence à faire bouillir l'eau pour le thé.

Le vieil homme aimait bien qu'elle ne le prenne pas en pitié. Les tâches qu'elle lui donnait à faire, aussi minimes soient-elles, lui apportaient le sentiment qu'il était utile. Vieux, mais encore utile.

Dans la rue couverte de plaques de glace, Cédric accentua le tempo en approchant de la maison de Jean-Sébastien. Un

sentiment bizarre, mélange de colère et d'inquiétude, l'envahissait peu à peu. Devant la porte, d'un rouge vif terni par les bombardements intensifs de balles de caoutchouc, Chevalier hésitait. « Mais qu'est-ce que j'veais bien lui dire ? » se demandait-il. Il sonna.

Des pas se firent entendre près de la porte, une démarche rapide qui s'arrêta net. La porte ne s'ouvrit cependant pas et, au bout d'un moment, Cédric décida de regarder par la fenêtre givrée. Le jeune hockeyeur n'y voyait rien de bien clair, mais une silhouette sembla passer devant à vive allure. Il se releva et réactiva la sonnette au carillon assourdissant. Encore une fois, et une autre, et une autre...

Ced perdit patience et frappa à coups de pied dans le bas de la porte. Puis, il cessa ce manège et commença à parler d'une voix forte et agressive :

— J-S, ouvre la porte ! Ouvre, je sais que tu es là, espèce de lâcheur ! Tu n'es même pas capable de faire face à ton meilleur ami, ton seul vrai ami ! C'est quoi ton maudit problème ?

Les larmes commencèrent à couler et Cédric baissa le ton. Sans avertissement, il courut vers le devant de la maison, frappa sans vraiment y porter attention la pan-

carte « À VENDRE » plantée dans un banc de neige sur le terrain des Romanov et se pencha pour saisir une boule de glace qui traînait dans la rue.

— Allez, sors, grand peureux de traître ! dit-il en lançant le projectile sur la maison. Qu'est-ce que tu as à ne pas vouloir me voir, hein ?

Les pleurs avaient fait place à de la rage. Hors de lui, ses paroles laissèrent bientôt place à des rugissements sauvages à chacun de ses élans. Il continua de lancer des obus jusqu'à ce qu'une balle de neige plus solide qu'il croyait fracasse une fenêtre.

— Oh, merde !

Sur le coup, ses pieds figèrent et il tomba en voulant prendre la fuite à la course. L'ailier se releva et déguerpit à toute vitesse vers chez lui. Il se retourna plusieurs fois, histoire de savoir si quelqu'un l'avait pris sur le fait, et s'arrêta au parc municipal, pour reprendre son souffle. Penché en avant, ses émotions chamboulées et l'adrénaline dans le tapis, Cédric se mit à rire nerveusement. Ses jambes se mirent à trembler et il dut s'asseoir pour reprendre son souffle. Cependant, les lattes de bois du dossier lui donnèrent bientôt mal au dos. Il troqua alors son siège pour

le lit douillet de neige poudreuse sur le sol.

Le silence l'entourant lui fit le plus grand bien et, petit à petit, la tempête qui bouleversait son cœur laissa place au calme. Il en oublia même que son nez et ses oreilles commençaient à geler. Chevalier flâna un bon moment dans le parc puis, après s'être frictionné les joues et le reste du visage pour se réchauffer, il décida de reprendre la route.



Pour se rendre à sa chambre, il fallait traverser la cuisine où Thérèse et Théodore discutaient, têtes rapprochées. N'ayant aucune chance de passer inaperçu, Chevalier décida d'agir normalement et traversa la pièce sans regarder ni parler à personne. Maintenant dans le petit couloir menant à sa chambre, il ne remarqua pas que les deux tourtereaux avaient cessé de parler. La main sur la poignée de porte de sa chambre, il entendit la voix de la vieille dame :

— J'ai fait ton lavage Cédric, ton équipement de hockey sèche sur des cintres dans le salon, dit-elle simplement.

Le jeune homme pénétra dans la pièce sans vraiment porter attention aux paroles de sa pseudo-grand-mère. Il fit deux pas et resta pétrifié. Sur son lit était pliée une serviette d'une blancheur immaculée avec un emblème des Canadiens brodé sur un côté. D'un coup, ses genoux plièrent d'eux-mêmes et il se retrouva sur le sol, la tête entre ses mains.

Il resta dans cette position quelques secondes, puis hurla de toutes ses forces vers le plafond. Se relevant énergiquement, il projeta sur les murs tout ce qui lui tombait sous la main avec un grognement féroce et perça le plâtre avec un trophée.

Alerté par le bruit venu de la chambre, Théodore L'Espérance fut presque atteint en entrant par un éclat d'objet non identifié. Malgré son handicap, il se jeta sur son petit-fils enragé et parvint à le maîtriser en le ceinturant de ses bras. Conséquence de l'impact, tous les deux tombèrent sur le lit. Toutefois, Cédric se débattait encore féroce et la force du vieil homme paraissait ne plus suffire.

— Calme-toi ! Calme-toi Cédric ! ordonna le grand-père qui peinait à maintenir sa prise.

Après quelques secondes de lutte, Ced se fatigua et abandonna le combat en ca -

mouflant son chagrin dans son couvre-lit. Son corps épuisé était secoué de petits spasmes au fur et à mesure qu'il pleurait.

Le vieil homme desserra son emprise, mais resta aux côtés du jeune joueur, qui commença à parler difficilement :

— Je suis fini, grand-papa, fini ! pleurnicha-t-il.

— Allons, allons, pourquoi serais-tu fini, je peux savoir ?

— J'ai... je n'ai plus d'amis, je n'ai plus la serviette... je n'ai plus rien ! Je suis juste un petit con dont tout le monde se fout éperdument.

— Arrête, ne dis pas ça ! Moi, tu ne penses pas que je tiens énormément à toi ? Voyons Ced, t'es la seule vraie famille qu'il me reste. T'es ce qui a de plus important dans ma vie ! Tu n'as pas le droit de penser que personne ne s'intéresse à toi, Ced. Il y a Thérèse et moi qui te regardons aller chaque jour en se disant combien tu es merveilleux, combien tu nous rappelles les beaux souvenirs de notre jeunesse. Tu vas toujours être le meilleur pour nous. T'es notre numéro un, notre coupe Stanley. Je sais que ça va pas bien avec Jean-Sébastien pour des raisons que j'ignore, mais nous aussi on est tes amis et on ne te laissera pas tomber. Tu vas réussir de grandes choses

plus tard, j'en suis convaincu. Tu veux savoir pourquoi ?

S'étant un peu ressaisi, Cédric soupira un « oui » en reniflant sa peine.

— Parce que tu es un gars intelligent, gentil et imaginatif. Tu as des qualités inestimables qui vont se développer graduellement à mesure que tu grandis. Ne fais pas l'erreur de croire que la personne que tu es aujourd'hui est celle que tu vas être dans deux, cinq, dix ou même vingt ans. Le monde change, les gens aussi. Tu n'es pas fini, tu es même vraiment très loin d'avoir épuisé tes ressources.

— Oui, mais je ne pourrai plus jouer au hockey. Moi, tout ce que je veux c'est atteindre la Ligue nationale. Ça allait bien depuis un bout, mais là, il n'y a plus rien qui fonctionne. La maudite Thérèse a lavé la serviette de Maurice Richard. Tu comprends ? J'étais bon à cause de ça et là, ça ne marchera plus ! Il n'y a plus rien à faire ! déclara le jeune homme au désespoir.

Théodore inspira profondément. Il se doutait bien que ce moment arriverait un jour.

— Tu sais mon Ced, l'histoire de la serviette magique, c'était une invention. Elle n'a rien de surnaturel et elle ne t'a jamais donné de pouvoirs.

Cédric se retourna vers son grand-père avec un air sceptique.

— Voyons, comment t'expliques que je sois devenu bon ? C'est grâce au Père Noël ou à la fée des dents ? C'est depuis que tu me l'as donnée que je patine mieux et que je suis capable de déjouer les autres. Je sais que tu essaies de me consoler, mais tu aurais pu trouver autre chose.

Théo se mit à ricaner et répondit :

— Non, ce n'est pas non plus grâce à Dieu, c'est grâce à toi. Crois-moi, la serviette n'est rien d'autre qu'un vieux souvenir d'enfance. Elle a peut-être une certaine valeur, le « Rocket » s'en est servie pour de vrai, mais elle n'a vraiment, vraiment rien d'autre de spécial.

— Oui, mais...

— Attends avant de parler, écoute-moi d'abord, dit le vieil homme avec une douce autorité. Bon, ce que je veux te dire, c'est que ce n'était pas une vieille guenille qui contrôlait ton bâton, ce n'était pas elle qui se retrouvait en dessous de tes épaulettes, mais toi. Tu veux savoir pourquoi tu étais meilleur ? Parce que tu avais confiance en toi, parce que tu étais convaincu que tu pouvais faire n'importe quoi. Tu tentais des choses que tu n'aurais jamais essayées auparavant parce que tu savais que tu pou-

vais réussir parce que tu croyais au « pouvoir » du Saint-Suaire de la Flanelle. Tu comprends ?

— Je ne te crois pas. Pourquoi m'aurais-tu raconté un mensonge comme ça ? répondit Cédric après un court instant de silence.

— Bien, je te voyais aller. Tu avais beau pratiquer tous les jours, tu ne voyais pas de résultats alors que moi, je remarquais plein de petites choses qui me disaient que ça s'en venait. Tu sais, je ne savais pas vraiment quoi te dire à part de continuer à t'entraîner. Ça fait que j'ai pensé te raconter quelque chose qui te donnerait peut-être confiance en toi. Et ça a marché ! Je sais que, dans un sens, je t'ai mené en bateau, mais le jeu en valait la chandelle, non ? On appelle ça un pieux mensonge.

Le jeune hockeyeur ne savait que répondre. Il se sentait trahi, mais heureux en même temps. Heureux de savoir que, finalement, ses habiletés n'étaient pas un mirage causé par une quelconque magie. Il restait cependant une question qui restait sans réponse :

— Et J-S ? À nous deux, on battait n'importe qui, mais quand il n'est pas là, je suis incapable de faire mes jeux. Dans le fond, c'était peut-être lui qui me rendait bon.

— Bon, bon, bon. C'est quoi ça ? Vous avez déjà perdu des matchs, même s'il était là. La finale à Québec, vous auriez pu la gagner sans lui, mais vous auriez pu la perdre avec lui aussi.

Il marqua une pause, puis continua :

— Oui, c'est vrai que jouer avec un prodige, ça aide, mais il faut qu'il y ait une chimie entre ceux qui évoluent ensemble, peu importe avec qui tu dois jouer. Un exemple : regarde Eric Lindros et John LeClair dans le temps où ils jouaient sur le trio *Legion of Doom* avec Micheal Renberg à Philadelphie. C'était LA ligne d'attaque de la ligue à la fin des années 90. Quand ils ont finalement échangé le gros 88 au Rangers de New York, LeClair n'a jamais pu produire comme avant et Lindros non plus. Ne crois pas que c'est juste parce qu'ils ont été blessés. Ils sont quand même restés de bons joueurs de hockey, mais l'entente sur la glace qu'il y avait entre eux leur avait donné le statut de grande vedette. Ils ont perdu confiance en eux à cause de ça.

— Je ne trouve pas que tu m'encourages beaucoup, dit Chevalier en fronçant les sourcils.

— Ce que je veux dire, c'est que...

Théodore prit un moment pour choisir les mots adéquats.

— ... c'est qu'il faut que tu apprennes à fonctionner avec n'importe qui. Il faut que tu t'adaptes au style de jeu des autres et qu'ensemble, vous formiez une symbiose. Vous devez avoir assez confiance en vous pour tenter des passes risquées ou difficiles en étant convaincus que l'autre va réussir à la saisir et avoir assez confiance en soi pour justement compléter les jeux de son coéquipier. C'est ça le secret du hockey.

Un long silence succéda à cette confession. Le grand-père avait somme toute terminé son enseignement et son élève ne trouva rien à redire. Tous les deux restèrent muets, étendus sur le lit et regardant placidement le plafonnier à l'effigie du Tricolore fixé au-dessus de leurs têtes. Une atmosphère de méditation flottait dans la pièce. Peu à peu, Cédric se laissa aller au sommeil, le cœur beaucoup plus léger qu'à son retour. Théo se leva doucement pour ne pas faire bouger le matelas et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta lorsque Ced commença à parler tout en dormant. Ce n'étaient que des murmures, incompréhensibles au début, mais il prononça le nom de son meilleur ami à quelques reprises.

Dans la cuisine, Thérèse attendait patiemment en lisant une revue. Elle arrêta sa lecture quand Théo arriva à la table.

— Le feu est-il éteint, chef ?

— Je crois que oui, pour aujourd'hui.

Théo s'approcha de sa bien-aimée et la serra dans ses bras. L'étreinte dura quelques secondes, le temps de guérir ses inquiétudes avec l'énergie positive d'une caresse rédemptrice. Ensuite, en regardant l'heure, il gratifia sa belle d'un baiser sur la tête avant de se séparer d'elle.

— Viens-tu regarder le match avec moi ? demanda le vieil homme.

— Un vrai enfant. À ton âge, tu devrais savoir qu'il n'y a pas juste le hockey dans la vie, répondit Thérèse en riant.

— Je sais, mais y a-t-il vraiment quelque chose de mieux dans le monde ?

Cette dernière question resta sans réponse, alors que Théodore se dirigeait vers le salon.

— Attends-moi, j'arrive ! soupira sa compagne. Laisse-moi finir ma page.

PROLONGATION



— **L**A PÉNALITÉ AUX FLYERS: LE NUMÉRO 92, RICH BUSH, DEUX MINUTES POUR RUDESSE; À 7 MINUTES, 6 SECONDES DE LA TROISIÈME PÉRIODE.

Ça faisait plusieurs fois que le gros dur à cuire de Philadelphie plaquait Chevalier sournoisement depuis le début de la rencontre. Cette fois, les arbitres n'avaient pas rangé leurs sifflots et décernèrent la punition, qui aurait dû survenir plus tôt. Les Canadiens se retrouvèrent donc en avantage numérique et avaient besoin de marquer de toute urgence. Tirant de l'arrière par deux buts sur les quatre des ex « Broad Street Bullies » et ce, avec deux minutes à faire en temps réglementaire, l'entraîneur du tricolore n'hésita pas à envoyer l'artillerie lourde sur la glace pour la mise en jeu à l'entrée du territoire adverse. On y retrouvait Cédric, sur qui le sort du match reposait, à l'aile droite, flanqué, bien sûr, de son centre préféré, Vigier-Romanov, et du rapide Tummolaïnen à gauche. Derrière, le gros Faucher complétait la paire défensive avec Kovac. La tension était palpable et les joueurs se bousculèrent quelque peu, ce qui

ajouta au suspense et à l'excitation de la foule montréalaise.

La rondelle n'eut pas le temps de rebondir sur la surface glacée que Romanov l'envoya entre ses jambes vers ses défenseurs. Un joueur des Flyers se dirigea à vive allure vers le porteur de la rondelle et le tricolore dut se replier dans sa zone. Les secondes s'écoulaient inéluctablement et la relance de l'attaque fut retardée encore une fois à cause d'une fissure dans la glace qui détourna la passe de Faucher à Chevalier jusque sur le banc du Canadien. Les spectateurs firent connaître leur mécontentement par des huées nourries.

Une minute, quarante-cinq secondes à faire. Le jeu reprit au centre. Cette fois-ci, le grand centre d'origine russe dut batailler plus durement afin de remporter la remise en jeu. La rondelle fut récupérée par Kovac qui la passa, sans regarder, entre trois ou quatre bâtons directement sur la palette de... Cédric qui se dirige seul devant le gardien ! Une feinte, le tir ! Et le but ! Cédric Chevalier ! Son 68^e de la saison !

Le numéro 98 se dirigea vers la baie vitrée les deux bras en l'air, mais les baissa aussitôt quand il s'aperçut qu'il manifestait sa joie devant des gradins vides. Plus personne, pas un seul applaudissement, le néant. La foule avait disparu.

— *Ced, attention ! cria une voix derrière lui.*

La vedette des Canadiens n'eut pas le temps de reconnaître le chandail orange et noir de Rich Bush que son visage fracassa la barrière de verre et son corps pirouetta par-dessus la bande.

Cedric se réveilla en sursautant. Il avait froid et remarqua que sa peau était recouverte d'une couche luisante de sueur inconfortable. Ce rêve était récurrent, mais jamais il ne s'était fait passer à travers la baie vitrée auparavant. Les autres fois, l'histoire s'arrêtait devant les sièges vides.

Le jeune homme de 22 ans se retourna pour voir si Coralie, sa petite amie, dormait encore. Metallica aurait pu jouer *live* dans la chambre sans la réveiller tellement elle avait l'air de bien dormir. Il prit quand même soin de ne pas faire de bruit en allant dans la salle de bains. Après avoir fermé doucement la porte, Cédric ouvrit le robinet d'eau froide et s'en aspergea le visage avant de se regarder dans le miroir. Décidément, il n'est plus le petit blondinet de son enfance. Maintenant joueur de deuxième année dans la Ligue nationale, l'ailier des Canadiens de Montréal pèse dans les 90 kilos et mesure un peu plus d'un mètre 85. Ses cheveux se sont assombris avec les années, mais il a toujours les mêmes yeux

bleu acier, presque gris, et le même regard d'une profondeur abyssale.

En fixant son reflet dans le miroir, il repensa à ce rêve. Depuis le début de sa jeune carrière, il refait le même cauchemar presque chaque nuit. Il n'avait plus eu de nouvelle de son ami d'enfance depuis une lettre qu'il avait reçue peu après son retour du tournoi de Québec qui disait simplement « *On déménage. Pardonne-moi.* » avec la signature de l'adolescent de treize ans qu'était alors Jean-Sébastien. Il n'a jamais su ce qui s'était passé dans le vestiaire avec Réjean, la veille de la finale, et il avait fini par tourner la page. Qu'il ressurgisse la nuit en songe n'était pour lui que pur hasard, produit d'un choc entre deux idées.

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées. En ouvrant la porte de la salle de bains communiquant avec sa chambre, il vit Coralie répondre au deuxième coup.

— Allô ? dit-elle d'une voix endormie.

— Bonjour madame, est-ce que je pourrais parler à monsieur Cédric Chevalier s'il vous plaît ? répondit un homme au débit précipité.

— ... de la part de qui ?

— Mon nom est Gédéon Bouchard du *Journal des Montréalais*, j'aimerais avoir une entrevue avec lui.

La très jolie brune se retourna vers Chevalier et répondit dans un effort surhumain :

— Il est sous la douche, il vous rappellera.

Elle raccrocha sans porter attention à la voix du reporter qui parlait encore dans le combiné et laissa ensuite tomber sa tête sur l'oreiller. En poussant un gémissement, elle grommela :

— Quelle heure est-il ?

— Sept heures vingt, dit-il en s'avançant pour s'allonger près d'elle.

— Non, mais c'est quoi l'idée d'appeler les gens à cette heure-ci, toi, veux-tu bien me dire ?

— C'était qui au fait ?

— Je ne sais pas trop, un journaliste avec un nom de canard. Il voulait une interview avec toi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Aucune idée, mon amour. Tu te lèves ?

— Ouais. Tu peux continuer à dormir, ça ne me dérange pas.

La belle répondit par un sourire. Cédric lui souffla un « je t'aime » à l'oreille avant de quitter la pièce. Il traversa son grand appartement jusqu'à la porte d'entrée qu'il ouvrit pour prendre son journal.

La cafetière avait fini de couler l'indispensable nectar matinal depuis un bon moment, mais le choix de deuxième ronde avait toute sa concentration occupée par la une du *Montréal Express* : « Un entraîneur de hockey mineur est accusé de harcèlement sexuel sur plusieurs jeunes. » Les événements remonteraient à plus d'une dizaine d'années. L'article était agrémenté d'une photo montrant un homme se cachant le visage avec son manteau vert forêt. Sous le cliché, on identifiait le personnage comme étant Réjean Thibodeau. Un peu plus loin dans le texte, le journaliste mentionna que le malfrat avait eu Cédric Chevalier pour élève.

Le lien fut très facile à établir : on l'avait appelé plus tôt pour connaître ses commentaires sur le sujet. La journée s'annonçait assez longue lorsque, tour à tour, son cellulaire et son téléavertisseur retentirent de leur agaçant carillon.

Des questions cependant plus importantes occupaient son esprit. Il essayait de se rappeler certains épisodes obscurs, cachés dans le fond de sa mémoire. En se concentrant, une image lui vint en tête : celle d'un jeune joueur sortant en trombe de la rencontre avec son entraîneur, les yeux

rougis et le nez qui coule. Soudainement,
tout s'éclaircit...

— JE NE FERAI PAS DE COMMENTAIRES SUR CE SUJET, C'EST CLAIR ?

D'UN COUP, LES REPORTERS ENTOURANT le hockeyeur reculèrent de quelques poils. Chevalier n'était décidément pas d'humeur à discuter de son ancien entraîneur et le pauvre homme qui avait osé insister l'apprit à ses dépens. On essaya toutes les subtilités du métier afin de lui soutirer les vers du nez, mais l'ailier droit n'était pas stupide et il évita avec brio les pièges qu'on lui avait tendus tout au long de l'entretien :

— Dans quel état d'esprit entreprendras-tu le match de ce soir contre Détroit, Cédric ? demanda un vieux barbu armé d'un micro.

— Le même que d'habitude : je vais donner tout ce que j'ai et je vais essayer de profiter de mes chances. Sur la glace, je me concentre sur mon jeu et... c'est ça.

Chevalier n'aimait pas répondre aux questions de la presse. Le plus souvent, la réponse qu'il donnait n'avait strictement

rien d'intéressant, un peu comme Mario Lemieux à ses débuts.

— Ced, on est dans le dernier droit de la saison. Tu as bien commencé l'année sur le quatrième trio, mais tu es en léthargie depuis que tu joues avec Garisson et Volek sur le troisième. Penses-tu que la nouvelle de ce matin va affecter ton rendement ? l'interrogea une journaliste.

— Euh... non, ça n'a pas rapport.

— Tu semblais avoir la tête ailleurs à l'entraînement de ce matin. Est-ce à cause d'une chose que l'entraîneur t'a dite ou... ?

Cédric ricana. La ténacité du corps médiatique le fascinait autant qu'il considérait cet acharnement comme une forme de vampirisme. Il se retourna vers celui qui venait de poser cette question, un petit rouquin caché derrière son magnétophone, et lui adressa un sourire moqueur :

— Non, c'est à cause des sushis au beurre d'érable que j'ai mangés ce matin !

Cette réplique en fit glousser quelques-uns et Cédric en profita pour s'éclipser en saluant l'attroupement du revers de la main. Il était midi, et Coralie l'attendait avec impatience pour dîner. Il se dirigea vers sa Jeep et sortit du stationnement avec hâte. Un sentiment d'impuissance l'envahissait peu à peu. Il ne pouvait garder tout ça en de -

dans et agir comme si la nouvelle ne le touchait pas. Arrêté à un feu rouge, Ced passa ses mains sur son visage et regarda vers le ciel.

— Grand-papa, si tu es là, j'ai besoin de toi.

Son grand-père Théodore l'avait quitté l'année dernière, mais personne ne s'était inquiété de son rendement sur la glace ce jour-là. Après le match, par contre, plusieurs « pousse-crayons » ne s'étaient pas gênés pour lui dire qu'il avait connu une mauvaise performance et malgré le fait qu'il ait expliqué son désarroi à la suite du décès de celui qui l'avait élevé. Certains avaient écrit le lendemain qu'un homme qui fait autant d'argent ne devait pas laisser ses problèmes personnels miner son travail. « Les gens ont payé cher pour avoir un bon spectacle et ils ont le droit de l'obtenir ! » écrivait une partie d'entre eux. C'est depuis ce temps-là qu'il avait décidé de jouer à l'interlocuteur ennuyeux avec tout ce qui s'appelle médias. Il n'existait plus moyen de lui soutirer quoi que ce soit et les journalistes n'auraient certainement pas le loisir de spéculer sur ses pensées profondes.

Cédric gara sa jeep devant l'immeuble où il demeure et monta les escaliers menant

à son vaste condo. Il y avait bien un ascenseur, mais un nouveau locataire en avait fait sauter le moteur quand il avait voulu déménager son coffre-fort personnel en même temps que son téléviseur à écran géant.

En pénétrant chez lui, Cédric sut tout de suite qu'il était seul, les bottes de Coralie étant absentes du tapis de l'entrée. Une note sur la table écrite par cette dernière disait qu'elle était partie au marché. Il lança son manteau sur le dossier d'une chaise et jeta un coup d'œil au courrier avant d'insérer sa tête dans le réfrigérateur. Il cherchait désespérément une bouteille d'eau au milieu du chaos que constituait l'intérieur de l'électroménager.

Calé dans le divan du salon, il ne cessait de penser à tous les remous que cette histoire avait créés. En plus, il était maintenant certain que Vigier-Romanov avait été victime de son ex-entraîneur. Une colère l'envahissait de plus en plus. « C'était mon meilleur ami et je n'ai rien vu ? Comment ai-je pu être aussi aveugle ? » se disait-il. Quel gaspillage de talent. Une étoile était morte alors qu'elle n'était qu'atome.

Certaines personnes, lorsqu'elles sont contrariées, ont tendance à tout démolir autour d'eux. Cédric avait toujours su

canaliser ses envies destructrices autrement que par la violence. Après le hockey, la musique était son échappatoire par excellence.

Il se leva et contempla sa collection de disques laser. D'Alice In Chains à Zébulon, en passant par Daniel Bélanger et Nine Inch Nails, il avait toujours un album qui convenait selon le moment. Ced tira une pochette dans le milieu de la colonne de rangement et plaça le CD dans la chaîne stéréo avant de retourner à sa place. Les premières notes de *Wish you were here* de Pink Floyd retentirent doucement dans les haut-parleurs et Chevalier ferma les yeux. La voix brossée de Roger Waters et le son des glissements de doigts de David Gilmour sur ses cordes de guitare le calmèrent aussitôt. Lentement, le sommeil le gagna, et Coralie le laissa à sa sieste quand elle passa la porte en revenant de faire les courses.

À l'heure du souper, vers cinq heures, cette dernière remarqua cependant que l'homme qu'elle aimait n'était pas dans son assiette. Silencieux ou répondant sommairement aux questions de sa belle, l'ailier droit du Canadien était perdu dans son monde. Il n'écoutait pas du tout Coralie lui parler d'une mésaventure dont elle avait

été victime au marché. Celle-ci s'en aperçut et leva le ton.

— Allô ? Il y a quelqu'un ? Coudonc, m'écoutes-tu ?

— Désolé, répondit Ced après un long soupir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne joues pas ce soir ou quoi ?

— Non, non, ça n'a pas rapport. Je n'ai pas vraiment le goût d'en parler, je m'excuse.

La petite brune voulut continuer l'interrogatoire, mais y renonça et se leva pour aller lui faire une caresse après avoir pris place sur ses genoux. Le geste fut apprécié et le « je t'aime » soufflé à l'oreille du jeune homme le réconforta. Tous les deux demeurèrent immobiles un moment, enlacés l'un contre l'autre comme pour se forger une cage contre le monde extérieur.

Il fut bientôt temps de partir pour le match. Avant de quitter l'appartement, Cédric embrassa Coralie et souffla :

— Il y a quelque chose qui me tracasse et je dois m'en occuper. Ça remonte à mon adolescence, mais ne t'en fais pas. Je veux tirer cette histoire au clair.

LE VESTIAIRE ÉTAIT TRANQUILLE AVANT LE MATCH. CHACUN ARRIVAIT L'UN APRÈS L'AUTRE EN SE SALUANT CORDIALEMENT. L'un des derniers à franchir l'entrée, Cédric se fit discret et prit sa place près du capitaine de l'équipe, un néo-écossais barbu avec un cœur gros comme ça nommé Ralph Butler. L'équipe bataillait pour une place en séries et Butler s'occupait de rappeler à tout le monde qu'il ne manquait que quatre points pour assurer leur rendez-vous au grand bal de fin de saison.

— *Come on, boys*, faut qu'on les gagne, ce *game*-là ! cria-t-il dans un français approximatif.

Le groupe semblait être motivé à bloc et on désirait passer sous silence l'histoire avec Réjean Thibodeau. D'ailleurs, personne n'en fit mention, les joueurs laissèrent Chevalier seul dans sa préparation d'avant-match. Ce dernier avait les yeux fermés et les jambes nerveuses. Il inspirait profondément et rejetait l'air de ses pou-

mons de façon saccadée, ce qui attira l'attention de ses voisins de casier.

— *Man, are you all right ?* demanda l'un d'eux.

Cédric prit une dernière inspiration et répondit un faible « *Yeah, I'm o.k.* » avant de commencer à enfiler son équipement. Son cœur battait rondement, conséquence de l'anxiété qui l'habitait. D'habitude, il était le premier habillé et le premier à sauter sur la glace. Cependant, la cadence qu'il avait empruntée avait plus à voir avec la tortue que du lièvre. Même au ralenti, ses mains ne pouvaient s'empêcher de trembler un tout petit peu, ce qui lui donna des maux de tête lorsque fut venu le temps d'attacher ses patins. À un point tel que Denis, le préposé à l'équipement, dut terminer de les attacher.

— Es-tu correct pour jouer, mon Ced ? Veux-tu que je demande au docteur de venir te voir ?

Dans la lune, Cédric n'écoutait pas du tout ce que le quadragénaire lui disait. « J'aurais pu l'aider. J'aurais pu faire en sorte qu'il soit ici aujourd'hui. » se répétait-il intérieurement.

— Ced ?

— Quoi ? Non, ça va être beau, Denis. Merci.

L'entraîneur Lafontaine pénétra dans le vestiaire et tous les joueurs se dirigèrent à leur place. Son discours d'avant-match ne déchaîna pas les passions, mais ce fut suffisant pour encourager les troupes, enfin, ceux qui l'avaient écouté.

— Les Islanders ont perdu hier, ça fait qu'il faut absolument gagner ce soir. On peut s'approcher à deux points d'assurer notre présence en série. Et ne pensez pas que Détroit va nous donner la victoire sur un plateau d'argent parce que vous savez tous que les Wings se battent avec l'Avalanche pour le premier rang dans l'Ouest. Ils vont sortir forts, alors soyez prêts ! C'est un match de « quatre points » ce soir et je les veux ces points-là. *Let's go boys, we can win this thing !*

Tous les joueurs se levèrent en hurlant dans un mouvement synchronisé et sortirent de la chambre des joueurs en suivant le gardien de but. Chevalier fermait la marche, mais traînait de la patte et Lafontaine dut le rappeler à l'ordre.

— Ced, grouille-toi ! Ce n'est pas parce que tu as appris que ton ex-entraîneur était pédophile que tu vas te permettre de te la couler douce, c'est clair ?

L'attaquant regarda par terre en passant devant le « chef ». Ce dernier le suivit

du regard et continua de lui dire d'accélérer le pas. Amorphe et sans vie, Cédric prit place au bout du banc. De toute évidence, la soirée promettait d'être longue pour le 98.

Sa première présence sur la glace fut d'ailleurs erratique. Recouvrant la rondelle derrière son filet, Chevalier donna quelques coups de patins afin de prendre de la vitesse, mais échappa bêtement le disque à sa ligne bleue. L'attaquant adverse s'occupant de le couvrir bifurqua en direction de la rondelle et fila à un contre un avec Kovac, le défenseur resté en retrait. Son tir passa à la droite du but, mais les Red Wings appliquèrent une bonne pression dans le territoire, si bien que le Tricolore dut dégager.

Dès qu'il revint pour effectuer le changement, Cédric se fit tomber dessus par son entraîneur, qui ne mâcha pas ses mots. Celui-ci l'agrippa par le chandail et s'approcha de son visage.

— Veux-tu ben me dire qu'est-ce que tu fais ? Écoute-moi bien mon homme, parce que je ne te le dirai pas deux fois : si tu veux jouer longtemps dans cette ligue-là, tu es mieux de travailler plus fort que ça. Du monde qui braille tout le temps, il n'y a aucun maudit entraîneur qui veut ça dans son équipe.

— Oui, mais...

— Ferme-la, t'entends ? C'est moi qui parle ! Ce qui se passe dans ta vie de tous les jours, je m'en sacre. Ici, tes problèmes, tu les oublies. Concentre-toi et joue comme du monde, sinon tu peux être sûr que le restant de la partie, tu vas le passer sur le banc.

Sur ce, il lâcha prise et Cédric put enfin s'asseoir. Il se passa un peu plus de deux minutes avant que l'envie de se diriger au vestiaire disparaisse. Son regard cachait cependant très mal sa colère.

Lafontaine appela un changement et désigna le trio de Chevalier. Les deux hommes s'échangèrent un regard frigidifique avant que l'ailier ne saute sur la glace. Aussitôt sur la surface blanche, les défenseurs du Canadien organisèrent l'attaque. L'un d'eux passa la rondelle au joueur de centre, qui l'envoya tout de suite dans le coin droit du territoire ennemi. Une course pour sa possession s'effectua entre Cédric et un arrière de Detroit. L'attaquant du Tricolore réussit, dans un effort immense, à devancer son adversaire. Bas dans la zone, les deux joueurs bataillèrent rudement pour la rondelle. Le visage collé sur la bande, Cédric devenait de plus en plus furieux après chaque plaquage reçu dans le

dos. Après un certain moment, alors que le disque était toujours coincé entre sa palette et la bande, il perdit patience et se dirigea vers le filet... avec le défenseur sur le dos ! Dans l'enclave, il était maintenant à portée du gardien, qui pouvait jouer du harpon pour le contrer. Ce qu'il tenta. *In extremis*, Cédric allongea le bâton et évita le piège. En tombant, son tir, d'une seule main, frôla le poteau et pénétra dans le filet par une minuscule ouverture. La foule montréalaise explosa de joie, alors que les compagnons de trio du héros le remirent sur patins et lui firent l'accolade.

C'était son cinquième but de la saison, mais son premier à la maison et l'assourdissant délire des spectateurs réussit à lui accrocher un sourire. Il le perdit cependant en rentrant au banc de son équipe. Lafontaine avec son légendaire air bête ne le regarda même pas, aucunes félicitations, rien. « Non, mais ça lui prend quoi à lui pour être content ? » pensa-t-il en s'asseyant.

Après l'annonce du but, le jeu reprit. Toute l'attention du jeune homme était attirée par ce qui se passait sur la patinoire.

— Beau but, mais tu n'as pas fait le bon jeu. Tu aurais pu leur redonner la rondelle.

Ced sentit alors son niveau d'adrénaline grimper en flèche. Le regard toujours

braqué vers l'action, il serra la poigne sur son bâton.

Dans le territoire adverse, la première ligne de la Sainte-Flanelle appliquait une forte pression, si bien qu'un joueur des Red Wings accrocha un peu trop au goût de l'arbitre, qui siffla une pénalité.

La première vague du jeu de puissance ne donna rien et Lafontaine effectua un changement pour les trente dernières secondes. La mise en jeu s'effectuait à la droite du gardien adverse, qui venait d'immobiliser la rondelle aux abords de son filet, et sur la glace se trouvait Cédric. Le disque fut gagné par le centre du Canadien, qui la refila aussitôt à la pointe. Chevalier alla se poster devant le filet pour créer de l'obstruction devant le cerbère de Détroit. Le tir frappé ne vint jamais près de lui, la boîte défensive étant trop bien organisée. Bloqué par un patin dans l'enclave, le disque ricocha vers un attaquant des Wings, qui dégagea sans hésiter. Toute l'attaque du CH dut retraiter vers sa zone pour organiser une autre offensive. Les secondes s'égrenaient et le tricolore était congestionné dans sa zone par l'échec avant de l'équipe du Michigan. Finalement, le défenseur Faucher récupéra la rondelle derrière le filet et passa à Cédric, à l'entrée du territoire. Seul de

son camp contre deux arrières, il ne recula pas pour autant et fit deux ou trois enjambées vers le centre de la glace. Soudainement, il bifurqua vers sa gauche, ce qui surprit la défensive. Pris à contre-pied, les défenseurs n'eurent d'autre choix que de reculer, en ayant pour effet de donner de l'espace à Chevalier. Dès l'entrée de zone, il commença son élan pour tirer et y mit toute la gomme. Pow ! Un vrai coup de fusil !

Personne dans l'amphithéâtre ne vit la rondelle pénétrer dans le filet, pas même le juge de but, mais cette dernière s'y trouvait bel et bien, tournant en équilibre sur le côté. Les bras en l'air, Cédric semblait en transe. Il n'entendait plus les spectateurs ni la musique jouant à tue-tête dans les haut-parleurs ni les félicitations de ses coéquipiers, plus rien. Il était dans sa bulle. Le genre d'état dans lequel Patrick Roy se trouvait lors des matchs cruciaux : imperturbable.

Chacune de ses présences suivantes fut acclamée par la foule et avec raison. Il volait sur la glace, donnant d'écrasantes mises en échec au passage et du fil à retordre à ses couvreurs. Avant la fin de la période, il se permit un autre but à la suite d'une échappée. Le tiers du match s'était écoulé et la marque était Cédric 3, Détroit 0.

Dans le vestiaire, personne ne s'approcha de lui durant tout l'entracte. Le regard en feu, les mains jointes entre ses genoux et respirant fortement, il inspirait une certaine crainte chez ses voisins de casier, qui évitèrent de le déranger. Le seul ayant été lui parler fut Lafontaine, juste avant de retourner au banc.

— Bravo Ced, mais le match n'est pas fini. Il te reste encore deux périodes pour les massacrer encore plus, alors reste concentré. Lâche pas !

Dès le début de la deuxième, le mot d'ordre des adversaires était clair : il faut frapper Chevalier. Ce dernier fut étroitement surveillé et on n'y allait pas avec « le dos de la main morte » comme dirait Jean Perron. Rien n'y fit. L'attaquant ajouta trois passes dans cette période. Ses jeux spectaculaires produisaient des « oh ! » et des « ah ! » dans les estrades, ce qui frustra encore plus l'adversaire. Dans les dernières secondes, Cédric contrôlait la rondelle au centre et prit de la vitesse voyant que ses vis-à-vis patinaient de reculons. Il avançait à vive allure, tête baissée, lorsqu'on le plaqua violemment du coude. D'un coup, bâton et gants virevoltèrent chez les spectateurs alors que le jeune homme s'étendait de tout son long sur la glace, incons-

cient. Ceci déclencha une mêlée générale. Lafontaine était hors de lui et, debout sur le banc de son équipe, vociféra des injures en direction de l'entraîneur adverse pendant qu'arbitres et juges de lignes essayaient tant bien que mal de calmer les esprits.

Cédric se réveilla à l'infirmerie, peu après le début de la troisième.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il au soigneur qui l'examinait.

— Tu viens de te faire ramasser, mon ami.

— Par qui ? Quand ça ?

— Bof, par un gros gars de l'autre bord, je ne sais pas trop qui, voilà une vingtaine de minutes.

Sans attendre, Ced se releva et mit tout de suite son casque. Un gros mal de tête se fit sentir, mais il l'ignora.

— Euh... tu nous fais quoi, là ?

— Je retourne jouer, qu'est-ce que tu penses ?

— Non, non, pas question. Je ne sais même pas si tu as subi une commotion cérébrale ou quelque chose du genre. Il va falloir oublier ça mon... hé, où vas-tu ?

Chevalier se rendait au banc. Même une blessure, aussi sérieuse soit-elle, ne pouvait pas l'empêcher de jouer ce soir. En arrivant, il tomba face à face avec Lafontaine.

— Retourne au vestiaire Cédric, tu as fini pour ce soir. Tu en as joué une grosse pour nous autres et puis...

— Désolé *coach*, mais je ne jouais pas pour vous ce soir.

— Tu peux m'expliquer ? demanda son interlocuteur, désireux de connaître les motivations de sa jeune recrue.

— Non, mais c'est important pour moi de finir le match.

— Ced, tu as compté trois buts en plus d'avoir enregistré trois passes. Tu veux quoi de plus ?

— La paix, monsieur.

Un moment de silence s'installa sans que les deux hommes ne baissent les yeux.

— Bon, O.K., mais il va falloir que tu m'expliques mieux que ça tantôt. Les journalistes vont m'attendre moi aussi !

Sur ce, l'entraîneur l'envoya tout de suite sur la glace, à la grande joie des bruyants partisans. Il n'avait pas ralenti la cadence, ce qui sembla décourager toute l'équipe des Red Wings de Détroit, qui se contenta de faire acte de présence en troisième période. Jouant sans émotion, ils laissèrent les Canadiens contrôler le jeu à leur guise. On utilisait Cédric prudemment, mais ce dernier répondait quand même avec énergie et compta un autre but.

On murmurait d'un bout à l'autre du Centre Provigo-Bombardier qu'il ne lui manquait qu'un seul but pour égaler une marque appartenant à Maurice « Rocket » Richard.

Durant les derniers instants du match, mené 9 à 1 par Montréal, la foule scandait le nom « Chevalier ! Chevalier ! Chevalier ! ». Tout le monde voulait le voir réussir même s'il s'agissait d'un record établi par le saint-numéro 9.

Ced sauta sur la glace dans un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie. En revenant vers son territoire, le défenseur Kovac lui passa la rondelle rapidement alors que les attaquants en rouge et blanc n'étaient pas en position, ce qui provoqua une attaque en surnombre. Il restait 10 secondes au cadran. 9... Cédric fit une passe en travers de la glace à l'autre ailier. 8... 7... ce dernier la refila au centre en retrait à la ligne bleue. 6... 5... en apercevant Cédric se diriger vers le but, le joueur de centre lança vers le filet. 4... 3... le retour est libre devant. 2... 1... Chevalier la récupère, lance et compte !

Le banc du CH se vida en trombe et tous les joueurs s'empressèrent de venir féliciter le 98 alors que la sirène annonça la fin du match. Après une courte célébra-

tion, le groupe patina en direction du vestiaire de l'équipe, alors qu'on s'apprêtait à nommer les trois étoiles de la rencontre.

On devina assez rapidement qui méritait la première et personne n'entendit l'annonceur-maison prononcer le nom de la vedette du soir, tellement étaient puissants les cris de la foule. Cédric fit une courte sortie sur la glace pour saluer ses partisans et revint sur ses pas en se passant une serviette sur le visage. Il se dirigeait vers la chambre des joueurs quand un petit garçon situé juste au-dessus de l'entrée tendit soudainement les mains vers l'attaquant dans l'espoir de le toucher, ne serait-ce qu'un peu.

Cédric s'arrêta et regarda le bambin dans les yeux. Ce dernier lui sourit gentiment et Chevalier lui rendit la pareille. À ses côtés se tenait un homme d'une cinquantaine d'années dont le visage ressemblait étrangement à celui qu'il voyait tous les matins dans le miroir. Les deux hommes se fixèrent intensément avant de se saluer de la tête en souriant. Puis, reposant son regard sur le jeune garçon, il lui lança la serviette qu'il venait d'utiliser et disparut dans le couloir.



Dehors, il neigeait à gros flocons lorsque la foule commença à sortir de l'amphithéâtre. L'atmosphère était encore à la fête et plusieurs groupes d'amateurs éméchés chantaient des airs de victoire. Plus loin, dans un stationnement voisin, un petit garçon et son père revenaient à la voiture familiale en discutant de la soirée.

— Alors, as-tu aimé le match ? demanda le père.

— C'était super, papa, merci !

— Ça me fait plaisir, mon gars. Qu'est-ce que tu vas faire avec la serviette maintenant ?

— Je ne sais pas, je vais probablement la mettre dans mon sac avec mon équipement de hockey. C'est sûr que je vais la garder pour toujours.

Avant d'entrer dans l'auto, le père ajouta :

— C'est une bonne idée.

Gaël Corboz



Gaël Corboz est né à Québec en 1983, dans un hôpital comme la plupart d'entre vous. Après une jeunesse et une adolescence plus ou moins tranquilles, il s'inscrit au cégep en communication où il étudie le cinéma, les arts et les médias. Il entre ensuite à l'université, mais ne termine pas sa première session en études cinématographiques.

Un peu perdu, sans doute fatigué, certainement écoeuré, il s'accorde un long congé pour réfléchir à son avenir et pour battre son record de lignes à *Tétris*. Durant cette période, il ne rate aucun match des Canadiens, gagne quelques kilos et se charge du départ des Expos. L'idée d'écrire lui est venue par hasard pour passer le temps et parce que le besoin de créer était trop fort. La piqure des lettres ne l'a jamais quittée depuis.

En territoire adverse est le premier roman de Gaël Corboz, mais sûrement pas le dernier.

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au prix Hackmataak 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, Finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, Finaliste au Prix M. Christie 2004

18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard
22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, Finaliste au Prix du Gouverneur Général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les Neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du jury de la Montérégie 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 %
recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait
à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en avril 2008

en territoire adverse



« En voyant son grand-père ouvrir avec une infinie précaution la vieille boîte bosselée, Cédric sut que ce qui s’y trouvait avait une grande valeur. Il s’amusa à imaginer son contenu. Était-ce un genre de lampe d’Aladin ? Ou encore était-ce une potion qui le rendrait meilleur ?

Au lieu de tout ça, Théodore en sortit une serviette tachée avec l’emblème des Canadiens.

— C’est quoi, ça ?

— Avant de te le dire, il y a une histoire qui va avec cette serviette-là.

— Encore une histoire !

— (...) Bon, ça se passe en 1943. Les Canadiens jouaient contre les Red Wings. Il y avait un jeune joueur au regard d’acier, encore méconnu...

— Le Rocket ? »

LES PHOTOGRAPHIES INTÉRIEURES ET DE LA COUVERTURE
SONT DE GAËL CORBOZ.

 **SOULIÈRES** ÉDITEUR

en territoire adverse

